

Universitätsbibliothek Wuppertal

Promenades archéologiques

Boissier, Gaston

Paris, circa 1926

Chapitre troisième - Les catacombes

Nutzungsrichtlinien Das dem PDF-Dokument zugrunde liegende Digitalisat kann unter Beachtung des Lizenz-/Rechtehinweises genutzt werden. Informationen zum Lizenz-/Rechtehinweis finden Sie in der Titelaufnahme unter dem untenstehenden URN.

Bei Nutzung des Digitalisats bitten wir um eine vollständige Quellenangabe, inklusive Nennung der Universitätsbibliothek Wuppertal als Quelle sowie einer Angabe des URN.

[urn:nbn:de:hbz:468-1-5371](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:468-1-5371)

CHAPITRE TROISIÈME

LES CATACOMBES

Les découvertes qu'on a faites depuis trente-cinq ans aux catacombes ¹ présentent deux particularités remarquables : d'abord, elles sont l'œuvre d'un seul homme, et l'on peut dire que M. J. B. de Rossi n'en partage la gloire avec personne ; elles ont ensuite ce caractère que le hasard n'y est pour rien, qu'elles sont la récompense d'une science assurée, qui procède avec ordre et d'après des règles certaines. M. de Rossi ne marche jamais à l'aventure, il sait ce qu'il fait et où il va, et annonce toujours à l'avance ce qu'il doit trouver. Rien ne montre mieux que l'éclatant succès de ses fouilles le profit que les travaux de ce genre tirent d'une bonne méthode.

Les catacombes, qu'on ne visitait plus depuis le neuvième siècle, et dont on avait presque perdu le souvenir ², furent

1. C'est pour me conformer à l'usage que je donne à tous ces monuments le nom de *catacombes*. En réalité on n'appelle ainsi que celles de saint Sébastien. Le seul nom qui leur convienne est celui de *cimetières*, et l'on voit, par un passage d'Eusèbe (*Hist. eccles.*, VII, 11), que ce nom était réservé aux sépultures chrétiennes. — 2. Cependant M. de Rossi a retrouvé, dans la catacombe de Saint-Calliste et ailleurs, les noms de Pomponio Læto et d'autres savants du quinzième siècle qui s'intitulent *antiquitatis perscrutatores et amatores*. Comme ils étaient fort suspects de revenir au paganisme et surveillés par les papes, ils allèrent cacher leurs réunions dans les cimetières chrétiens, où ils étaient sûrs qu'on ne les suivrait pas. N'est-il pas singulier qu'après avoir abrité les premières assemblées chrétiennes les catacombes aient servi d'asile aux païens de la Renaissance?

retrouvées par hasard en 1578. Quelques années plus tard un savant illustre, Bosio, entreprit de les étudier, et comme il était un esprit clairvoyant et juste, il trouva du premier coup le moyen de rendre cette étude féconde. Il commença par se familiariser avec toute l'antiquité chrétienne; grâce à ses immenses lectures, il était sûr de n'aborder les catacombes que muni des documents qui pouvaient les lui faire comprendre. Il voulait les explorer l'une après l'autre, suivre régulièrement chacune d'elles dans le dédale de ses galeries, essayer de retrouver son nom et de refaire son histoire. Un pareil travail demandait une érudition infinie, la connaissance profonde des auteurs ecclésiastiques et des efforts merveilleux de sagacité. Bosio sans doute en était capable; ses successeurs semblèrent effrayés de la tâche et l'abandonnèrent. Ils négligèrent de plus en plus de s'occuper des catacombes en elles-mêmes pour concentrer leur attention sur les monuments qu'on y découvrait. Dans les visites qu'ils y faisaient, ils copiaient les inscriptions et les peintures, sans même indiquer en quel endroit ils les avaient trouvées, ils enlevaient tout ce qui pouvait se prendre et le plaçaient dans quelque musée; là l'œuvre d'art, isolée de ce qui l'entourait, détachée de ces murs pour lesquels on l'avait faite, perdait son caractère et son importance. Ces curiosités de détail, qui ne doivent être qu'accessoires, faisaient négliger l'étude même des cimetières, qui est l'essentiel, et la mine d'où sortaient tant d'objets précieux était oubliée pour les richesses qu'on en tirait. C'était du reste la façon dont on explorait alors tous les monuments antiques, et qui leur a été si funeste.

M. de Rossi a changé résolument de méthode; il a osé dire que, depuis deux cents ans, on avait quitté la bonne route, que tous ses devanciers s'étaient trompés, qu'il fallait se remettre sur les traces de Bosio, et reprendre

le travail où il l'avait laissé. Il a soutenu avec raison que pour tirer plus de profit des restes vénérables de l'antiquité chrétienne il ne fallait pas les séparer de l'étude des lieux où ils étaient placés, que, s'ils méritent d'être recueillis à cause des souvenirs qu'ils rappellent, il importe à plus forte raison de bien connaître les catacombes elles mêmes, qui sont l'œuvre la plus étonnante du christianisme naissant. Voilà pourquoi il s'est proposé, comme Rosio, d'étudier successivement les divers cimetières chrétiens, d'en dresser le plan, de rechercher l'étendue primitive de chacun d'eux et les accroissements qu'il a reçus, de déterminer autant que possible l'époque où chaque galerie a été creusée, ce qui du même coup aide à connaître l'âge des monuments qu'elle renferme, en un mot de retrouver l'histoire et d'établir la topographie de cette immense cité souterraine, comme on l'a fait avec tant de succès pour celle qui était bâtie au-dessus d'elle.

Voilà ce que M. de Rossi a voulu faire et la méthode qu'il a prétendu suivre : on va voir quels ont été les résultats de ses travaux ¹.

I

Importance que les chrétiens attachaient à la sépulture. — Les catacombes sont leur œuvre et non pas d'anciennes carrières abandonnées. — Comment ont-ils été amenés à les creuser. — Hypogées des divers cultes dans la campagne romaine. — Règles adoptées par l'Église pour les sépultures.

Les catacombes sont le lieu où les premiers chrétiens enterraient leurs morts. Quelques savants ont prétendu au siècle dernier qu'elles avaient pu servir de cimetière

1. Je vais les exposer rapidement d'après le grand ouvrage de M. de Rossi (*La Roma sotterranea cristiana*, 3 vol. 1864-1878). Parmi les livres dans lesquels les recherches de M. de Rossi ont été présentées aux Français, je citerai les *Nouvelles études sur les catacombes*.

commun aux pauvres gens de tous les cultes ; c'est une opinion qu'il n'est plus possible de soutenir aujourd'hui. Depuis trente-cinq ans que les travaux y ont été poussés avec vigueur, on y a découvert des milliers de tombes, et jamais il n'est arrivé d'y rencontrer une tombe payenne. On peut donc affirmer sans crainte qu'elles étaient uniquement réservées aux chrétiens.

Les chrétiens attachaient beaucoup d'importance à la sépulture. Le corps étant destiné à revivre et à partager l'immortalité de l'âme, ils pensaient qu'il convient d'en avoir soin après la mort, et de lui donner, en attendant le grand réveil, un asile honorable. « Bientôt, disait Prudence, dans son hymne pour les funérailles, bientôt viendra le temps où la chaleur ranimera ces os, où le sang jaillira de nouveau dans ces veines, où la vie reprendra possession de cette demeure qu'elle a quittée. Ces cadavres longtemps inertes, qui gisaient dans la poussière des tombeaux, s'élanceront dans les airs pour se joindre de nouveau à leurs anciennes âmes. » Et il ajoutait en vers admirables : « Terre, reçois et garde dans ton sein maternel cette dépouille que nous te confions : ce fut le séjour d'une âme créée par l'auteur de toutes choses ; c'est là qu'habitait un esprit animé de la sagesse du Christ. Couvre ce corps que nous déposons dans ton sein. Un jour celui qui l'a créé et façonné de ses mains te redemandera son ouvrage. » Personne n'étant exclu de cette espérance, les chrétiens prenaient également soin de la sépulture de tous les fidèles. Ils auraient eu horreur d'imiter les payens et de précipiter comme eux les cadavres des pauvres gens dans ces fosses communes (*puticuli*), où on les laissait pourrir. On voit qu'il était

de M. Desbassyns de Richemont, et surtout la traduction du livre de MM. Northcote et Brownlow, publiée par M. Allard sous ce titre : *Rome souterraine*. Paris, Didier, 1872.

défendu chez eux de mettre deux corps l'un sur l'autre : il fallait que chacun eût sa place particulière où il reposât seul jusqu'au dernier jour. Nous savons par Tertullien qu'un prêtre assistait aux funérailles ¹ : la religion consacrait les tombeaux. Au temps de la persécution de Dèce, le clergé romain, écrivant à celui de Carthage, lui rappelait qu'il n'y avait pas de devoir plus important que de donner la sépulture aux martyrs et aux autres chrétiens ². Le trésor de l'Église était dépensé à faire vivre les pauvres et à les enterrer convenablement. Enfin saint Ambroise reconnaît que pour la sépulture des fidèles on a le droit de briser, de faire fondre et de vendre les vases sacrés ³. Ces textes expliquent la construction des catacombes. Quand on sait le respect que les premiers chrétiens témoignaient pour leurs morts, on s'étonne moins des gigantesques travaux qu'ils ont entrepris pour les ensevelir.

Mais est-il bien vrai que ces travaux leur appartiennent? Les catacombes sont-elles tout à fait l'œuvre des chrétiens, ou les ont-ils simplement appropriées à leur usage? Cette question a donné lieu à de grandes discussions. Au siècle dernier, il ne manquait pas d'incrédules qui niaient la réalité des découvertes de Bosio. Quand on leur disait que les premiers fidèles avaient creusé eux-mêmes leurs cimetières, ils demandaient qui avait fourni à une société petite et pauvre les sommes nécessaires pour percer ce nombre effrayant de galeries souterraines, ce qu'on avait pu faire de la terre qu'on en avait tirée, et comment un culte proscrit avait eu l'audace de fouiller ainsi le sol aux portes de Rome et sous les yeux de ceux qui le persécutaient. Ces objections

1. Tertullien, *De anima*, 51. — 2. Saint Cyprien, *Epp.*, 8. —

3. Saint Ambroise, *De off.*, II, 142.

parurent sans réplique à la plupart des savants, elles troublèrent même les plus intrépides défenseurs des catacombes. Aussi crurent-ils bien faire de supposer, pour y répondre, qu'elles étaient d'anciennes carrières d'où les Romains avaient longtemps extrait la pouzzolane. Les chrétiens les avaient trouvées abandonnées, et pour en faire leurs cimetières, ils n'avaient eu besoin que de creuser dans la muraille les niches horizontales qui devaient recevoir les morts. L'existence de ces carrières n'était pas une hypothèse; elle est attestée par les écrivains anciens. Cicéron parle d'un homme qui y fut assassiné de son temps¹, et Suétone rapporte que, comme on voulait persuader à Néron de s'y réfugier, il déclara qu'il ne voulait pas s'enterrer vivant². Puisqu'elles étaient un lieu peu fréquenté, où les gens qui se cachaient pouvaient trouver un asile, elles convenaient aux chrétiens pour y célébrer leurs mystères et y ensevelir leurs morts. Bottari fait remarquer qu'il leur était facile de les connaître: leur religion se propagea d'abord parmi les pauvres gens et les esclaves, c'est-à-dire parmi ceux qu'on employait à les creuser; c'étaient autant de guides qui pouvaient conduire leurs frères dans les détours des galeries abandonnées. Cette opinion paraissait donc parfaitement vraisemblable; elle avait l'avantage de fermer la bouche aux incrédules, aussi fut-elle religieusement acceptée de tout le monde pendant deux siècles, et jusqu'à nos jours elle a fait loi. Cependant elle ne tient pas devant l'examen attentif des catacombes. Le père Marchi avait commencé à l'ébranler, M. de Rossi l'achève. Il n'a pas de peine à démontrer que des chambres de 3 à 4 mètres carrés et des galeries de 1 mètre au plus de largeur, se coupant à angles droits, ne seraient guère commodes pour

1. Cic., *Pro Cluentio*, 14. — 2. Suét., *Nero*, 48.

extraire la pouzzolane et la transporter. Il reste d'anciennes carrières romaines dont la destination n'est pas douteuse, et l'aspect en est bien différent de celui des catacombes : les couloirs y sont plus larges, les dégagements plus multipliés ; tout y paraît mieux approprié aux nécessités d'une exploitation industrielle. D'ailleurs, M. Michel de Rossi¹, en étudiant avec soin la nature du terrain dans lequel sont creusés la plupart des cimetières de Rome, a remarqué qu'ils évitent systématiquement les bancs de pouzzolane friable pour s'enfoncer de préférence dans ceux dont la pierre est plus spongieuse et plus dure, et il déclare nettement que jamais on n'a pu tirer des catacombes des matériaux propres à construire. Cette raison est décisive et lève les derniers doutes qu'on pouvait avoir. Ce n'est pas que les chrétiens n'aient parfois approprié à leur usage quelques-unes de ces carrières abandonnées qu'on appelait *arenariae* : l'histoire le dit et les recherches qu'on a faites dans ces dernières années le prouvent ; je dirai plus tard à quelle occasion et par quels motifs ils furent amenés à le faire ; mais c'étaient des exceptions. En somme, dans les vingt-cinq ou trente cimetières qu'on a jusqu'ici visités, on n'a pu encore reconnaître que cinq de ces anciennes carrières, et il n'est pas probable qu'il y en ait beaucoup plus. Tout le reste a été fait de la main des chrétiens. On trouve plusieurs fois dans les catacombes l'image des fossoyeurs au travail. Ils sont représentés la pioche à la

1. M. Michel de Rossi est le frère de M. J. B. de Rossi. Il n'avait reçu que l'éducation d'un juriste ; il est devenu géomètre par dévouement. Le désir d'aider son frère, qui avait besoin d'un associé qui étudiait le sol et levait le plan des galeries, a développé en lui une vocation qu'il ne se savait pas. Il s'est fait bientôt un nom dans cette science qui lui était nouvelle, et il a même inventé, pour abrégé le travail de la levée des plans, une machine ingénieuse qui a obtenu une médaille à l'Exposition de Londres.

main et attaquant le roc qui surplombe. Cette attitude qu'on leur donne indique la façon dont ils ont procédé. Ils se sont hardiment avancés, se faisant une route avec leur pioche à travers ces couches de tuf granulaire dont le sol de la campagne romaine est rempli; ils ont creusé le roc devant eux, soutenus par leur foi, « habitant les entrailles de la terre, comme le moine sa cellule », et ces interminables galeries, qui contiennent, dit-on, six millions de tombes, sont entièrement leur ouvrage.

D'où vint aux premiers chrétiens ce mode de sépulture qui exigeait d'eux ces travaux effrayants? On a répondu depuis longtemps qu'ils le tenaient des Juifs. On aurait dû ajouter qu'en cela les Juifs ne faisaient que suivre la coutume de la plupart des peuples de l'Orient. On n'enterrait pas autrement en Syrie. Partout où les Tyriens ont pénétré, à Malte, en Sicile, en Sardaigne, on retrouve des sépultures semblables. M. Beulé a constaté l'existence de catacombes à Carthage, M. Renan en a vu dans la Phénicie; l'Asie Mineure, la Cyrénaïque et la Chersonèse en contiennent un grand nombre; il y en a même chez les Étrusques, auxquelles on attribue quelquefois une origine orientale. Enfin on en découvre tous les jours à Rome, et cela ne doit pas surprendre. A la fin de la république et dans les premiers temps de l'empire, Rome a été comme envahie par les peuples de l'Orient. Ils apportaient dans cette grande ville tolérante et distraite leurs croyances et leurs habitudes. On les laissait prier leurs dieux à leur façon et enterrer leurs morts comme ils voulaient. Non seulement ils n'étaient pas inquiétés mais ils pouvaient prêcher leurs doctrines et ne s'en faisaient pas faute. Je ne crois pas qu'aucune ville, même Alexandrie sous les Ptolémées, ait jamais offert au monde un spectacle plus curieux et plus animé que Rome au

commencement de l'empire. Ce n'était pas seulement la capitale industrielle et politique de l'univers, c'était aussi le lieu où toutes les philosophies et toutes les religions de la terre se rencontraient. Au milieu de cette énorme activité d'affaires, il régnait une activité d'esprit plus remarquable encore. L'affaiblissement des anciennes croyances laissait le champ libre aux opinions nouvelles; elles en profitaient pour s'agiter et se répandre et faisaient partout des prosélytes. Les religions de l'Orient surtout attiraient les âmes par l'étrangeté de leurs rites et le tour mystérieux de leurs doctrines. Quelques-uns se livraient tout à fait à elles; le plus grand nombre, sans se pénétrer entièrement de leur esprit, imitaient au moins leurs pratiques les plus apparentes. C'est ainsi que beaucoup de Romains se mirent à enterrer les morts à la façon des Orientaux. A partir des Antonins, l'habitude de brûler les corps devient de moins en moins fréquente; à l'époque de Macrobe, elle n'existait presque plus¹. Les païens eurent aussi de bonne heure leurs hypogées, semblables à ceux des peuples de l'Orient. Je me figure que dès la fin du second siècle la campagne romaine devait être creusée en tous sens. Les Juifs, les Phéniciens, les adorateurs de Mithra et de Sabazius, les chrétiens surtout, qui commençaient à devenir si nombreux, quelquefois aussi les païens, fouillaient le sol pour leur sépulture. Il y avait dans ces divers cultes une sorte d'activité intérieure et souterraine qui répondait à l'activité du dehors. Ces fossoyeurs funèbres cherchaient à s'éviter², mais ils n'y parvenaient pas toujours. On trouve au cœur des catacombes un caveau où reposent un prêtre de Sabazius et

1. Macrobe, *Sat.*, VII, 7. — 2. M. de Rossi fait voir que plus d'une fois les galeries chrétiennes se sont brusquement détournées pour ne pas toucher à quelque hypogée d'un autre culte.

quelques-uns de ses disciples : les ouvriers chrétiens l'avaient sans doute rencontré sur leur chemin sans le vouloir, et il communique aujourd'hui librement avec les tombes des martyrs. Le nombre des cryptes qui furent alors creusées est incalculable. On en découvre tous les jours de nouvelles. Les hypogées païens commencent à n'être plus rares. On sait les noms de plus de quarante cimetières chrétiens. On connaît deux catacombes juives, celle du Transtévère, qui est antérieure au christianisme, et celle de la voie Appienne ; il faut espérer qu'on en trouvera d'autres qui nous apprendront ce que nous souhaiterions tant connaître, la constitution et le gouvernement des synagogues à Rome. Peut-être aura-t-on la bonne fortune de rencontrer celles des sectes dissidentes du christianisme ; nous savons qu'elles en avaient aussi, et que, pour leur donner quelque autorité, elles allaient dérober dans les cimetières catholiques les corps des martyrs les plus respectés et les plaçaient chez elles. Que de lumières ne jetteront pas ces découvertes sur l'histoire religieuse de ce temps, si elles sont toujours dirigées par des hommes de bonne foi et de science, comme M. de Rossi !

Parmi toutes ces sépultures qui se ressemblent, les cimetières chrétiens se reconnaissent à deux signes. D'abord ils sont beaucoup plus vastes que les autres. Nulle part on n'a retrouvé un tel développement de galeries, ni une telle agglomération de tombes ; jamais aucun culte ni aucun peuple n'a semblé éprouver autant que les chrétiens le besoin de se grouper et de se réunir dans la mort. Ensuite les niches où sont placés les corps sont ouvertes dans les cryptes juives et fermées dans les catacombes chrétiennes. Cette différence tient à l'habitude qu'avaient les chrétiens de visiter assidument les tombeaux des martyrs et d'y venir prier. Chez les Juifs,

où le sépulcre ne s'ouvrait que quand on voulait y ensevelir quelqu'un, on n'avait pas besoin de prendre de précautions pour protéger le cadavre contre l'indiscrète curiosité des visiteurs, il suffisait de rouler une grosse pierre à l'entrée du caveau. Il en était autrement chez les chrétiens, et comme leurs cimetières étaient ouverts aux fidèles, il fallait bien que les tombes fussent fermées. Pour tout le reste, leurs catacombes ressemblent tout à fait à celles des Juifs et des autres peuples de l'Orient, et l'on voit bien au premier coup d'œil que c'est d'eux qu'ils avaient pris cette façon d'ensevelir les morts.

Il ne faudrait pas croire pourtant qu'il existât dans l'église naissante de règle fixe et d'usage constant pour la sépulture. La seule loi acceptée de tout le monde était de ne pas se servir pour soi ni pour les siens de tombes païennes, et de ne pas admettre de païens dans les cimetières où les chrétiens reposaient. « Laissez les morts ensevelir leurs morts », disait durement saint Hilaire, et nous savons que l'oubli de cette loi amena la déposition d'un évêque au temps de Cyprien. Pour le reste, les fidèles étaient libres, et ils usaient de leur liberté. Ainsi nous les voyons faire quelquefois usage de sépultures isolées. On a retrouvé l'épithaphe de deux époux qui disent qu'ils se sont fait construire un lieu de repos dans leur jardin (*in hortulis nostris secessimus*), et qui ne semblent pas s'en excuser. Une autre pierre tumulaire contient une formule égoïste, mélange bizarre d'habitudes païennes avec des termes chrétiens, par laquelle le possesseur du tombeau cite au jugement du Seigneur qui-conque essaiera d'introduire un autre mort dans le monument qu'il occupe et les terres qui l'entourent; il les veut toutes pour lui seul. Cependant d'autres sentiments préoccupaient d'ordinaire les chrétiens. Comme je le disais tout à l'heure, ils éprouvaient le besoin de reposer

ensemble. Ils voulaient être unis dans la mort, comme ils essayaient de l'être dans la vie. Dès les premiers jours, on se groupa instinctivement autour des évêques et des martyrs, et dans la chrétienté tout entière se formèrent bientôt ces réunions de tombes auxquelles on donna le nom de lieux de repos ou de sommeil (*accubitorium*, κοιμητήριον). Seulement ces cimetières, suivant les pays, étaient situés en plein air ou se cachaient sous la terre. A Rome, on préféra les sépultures souterraines. Est-ce parce qu'on était là davantage sous les yeux du pouvoir et qu'on redoutait sa surveillance? Il est plus probable que c'était pour rester fidèle aux traditions de l'église naissante, qui, en sortant de la communauté juive, avait conservé d'elle cette habitude. C'était surtout pour imiter le tombeau du Christ, dont la vie et la mort étaient l'exemple des chrétiens. Il n'est pas douteux que le sépulcre de Joseph d'Arimathie, « qui n'avait pas servi et qu'il avait fait tailler dans le roc », avec sa niche horizontale, surmontée, comme unique ornement, d'un arceau cintré¹, n'ait servi de modèle aux premières tombes chrétiennes.

Nous voilà donc certains que les catacombes sont l'œuvre des chrétiens, qu'elles ont été creusées par eux et pour eux; il fallait en être sûr, avant d'en commencer l'étude. Ce point établi, nous pouvons y pénétrer et les

1. Ces niches creusées dans le mur s'appellent *loculi*. Les arceaux cintrés qui les surmontent ont reçu le nom d'*arcosolia*. Ces arceaux ne se retrouvent pas sur toutes les tombes, mais seulement sur celles des personnages les plus importants. On trouvera de plus amples détails sur ces mots dans le *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes* de l'abbé Martigny. Je profite de cette occasion pour recommander cet excellent livre, indispensable à tous ceux qui veulent étudier les principes de l'archéologie chrétienne, utile aux gens du monde pour l'intelligence de bien des mots qu'on lit et qu'on répète sans les comprendre qu'à moitié. Ils sauront beaucoup de gré, quand ils s'en serviront, à l'homme modeste et distingué qui a su réunir tant de connaissances solides sous une forme commode.

parcourir. Ayons soin seulement de nous mettre sous la conduite de M. de Rossi : c'est le meilleur des guides qu'on puisse choisir pour les visiter avec profit.

II

Première impression d'une visite aux catacombes. — Immensité des nécropoles et conséquences qu'on en peut tirer. — Diffusion rapide du christianisme. — La religion se sépare de la famille et de la patrie. — Les catacombes sont le plus ancien monument du christianisme à Rome. — Souvenirs qu'elles renfermant des temps de persécution. — Souvenirs des jours de triomphe.

Une visite aux catacombes, surtout si elle se prolonge pendant plusieurs heures, risque de causer plus de surprise que de plaisir aux gens qui n'y sont pas préparés par quelques études. Elle laissera peut-être indifférents ceux qui connaissent mal l'histoire des premières années du christianisme ; dans tous les cas, elle perdrait une grande partie de son intérêt, si l'on n'était pas averti à chaque instant de remarquer certains détails qui par eux-mêmes n'attirent guère l'attention et qui ont cependant la plus grande importance. Au premier abord, tout se ressemble, et rien ne frappe. On parcourt d'étroites galeries souterraines où l'on a peine à passer deux de front ; on longe des murs percés de niches parallèles, assez semblables à de grands tiroirs placés les uns sur les autres, qui servaient aux sépultures. Quand on y avait déposé le cadavre, l'ouverture était fermée par des plaques de marbre ou par des briques sur lesquelles on inscrivait le nom du défunt. Presque toutes ces briques se sont détachées, et l'on aperçoit librement aujourd'hui au fond de ces niches ouvertes le petit amas de poussière que laisse après quinze siècles un corps décomposé. De temps en temps on rencontre sur sa route des chambres plus vastes

et plus ornées pour les morts d'importance; elles contiennent d'ordinaire des peintures presque effacées dont on a grand peine à saisir quelques détails à la lueur douteuse des *cerini*, et qui paraissent, quand on les regarde un peu vite, se ressembler beaucoup entre elles. Les galeries se coupent à angles droits; elles s'enchevêtrent les unes dans les autres et forment un dédale de couloirs et de rues où il n'est pas possible de se reconnaître. Lorsqu'on a fini de parcourir un étage, des escaliers conduisent à l'étage inférieur, où l'on retrouve le spectacle qu'on vient de quitter, avec cette différence que l'obscurité paraît redoubler, que la respiration devient plus pénible et que le cœur se serre de plus en plus à mesure qu'on s'enfonce dans la terre et qu'on s'éloigne davantage de l'air et du jour.

Cette première impression passée, on commence à raisonner et à réfléchir. Il est d'abord difficile, quand la visite se prolonge, qu'on ne soit pas très frappé de l'immensité même de ces nécropoles. Ces étages superposés, ces galeries qui s'ajoutent sans cesse les unes aux autres, ces sépultures qui se pressent de plus en plus le long des murailles, sont une image saisissante de la rapidité avec laquelle le christianisme s'est propagé à Rome. Les premiers qui enterrèrent leurs morts aux catacombes ne paraissent pas s'être attendus à des progrès si rapides. Ils se contentaient de creuser quelques galeries à fleur de terre et les encombraient de vastes sarcophages déposés contre le mur. Mais bientôt, le nombre des fidèles augmentant toujours, celui des morts devint trop considérables pour qu'on pût ainsi prendre ses aises. On s'est souvent demandé s'il n'y a pas beaucoup d'exagération dans ces passages où les Pères de l'Église nous dépeignent le développement merveilleux du christianisme, où ils nous le montrent dès la fin du second siècle remplis-

sant « les cités, les îles, les châteaux, les camps, les tribus, les palais, le Sénat, le Forum, et ne laissant aux païens que leurs temples ». Il faut avouer que l'accroissement indéfini des cimetières, la nécessité d'ajouter sans cesse de nouvelles galeries aux anciennes et de serrer les tombes les unes contre les autres, semble bien leur donner raison.

Cette immense étendue des catacombes suggère bientôt une autre réflexion qui ne manque pas d'importance. Les sépultures païennes, auxquelles on ne peut s'empêcher de les comparer, étaient beaucoup moins vastes ; elles ne contenaient d'ordinaire qu'une seule famille. Les plus grandes sont celles qui renferment les affranchis d'un même maître, les membres du même collège, ou les pauvres gens qui s'étaient associés pour se bâtir à moins de frais une tombe commune. C'est une autre raison qui a réuni ceux qui ont voulu dormir ensemble aux catacombes. Leur patrie, leur naissance, leur fortune, étaient souvent très diverses, ils appartenaient à des familles différentes, ils n'exerçaient pas les mêmes métiers ; peut-être quelques-uns ne se sont-ils jamais rencontrés pendant leur vie. Le seul lien qu'ils avaient entre eux était la religion, mais ce lien est devenu si fort qu'il a remplacé tous les autres. Nous venons de voir que l'Église ne faisait pas un devoir aux fidèles de la sépulture commune, et qu'il y en eut, parmi les premiers chrétiens, qui se firent construire dans leurs domaines des tombes particulières où ils n'admettaient que leurs proches ¹ ; mais ceux-là durent être rares, et presque tous voulaient

1. On a trouvé aussi quelques tombeaux de famille aux catacombes ; mais ils ne pouvaient pas être nombreux. La plupart du temps on employait la terre qu'on tirait des galeries nouvelles à combler les galeries anciennes quand elles étaient pleines. Il devenait donc impossible à une famille de conserver une tombe au delà d'une ou deux générations.

être ensevelis avec leurs frères. C'était, quand on y réfléchit, une innovation grave et l'indice d'une manière nouvelle de considérer la religion. Chez presque tous les peuples anciens, elle ne se séparait pas de la famille et de la patrie; le christianisme distingua le premier ce que toute l'antiquité avait uni; on cessa dès lors d'adorer des dieux domestiques ou nationaux, la religion exista par elle-même, en dehors de la famille et de la cité, et au-dessus d'elles. Beaucoup de ceux qui sont enterrés aux catacombes possédaient sans doute ailleurs des tombes domestiques; d'autres pouvaient être ensevelis parmi les gens de leur condition, avec lesquels ils avaient passé leur vie: tous ont voulu reposer dans un des grands cimetières chrétiens. Ils ont renoncé volontairement à ce voisinage de parents et d'amis qu'on avait regardé jusque-là comme une des plus grandes consolations de la mort. Ils ont pris place à leur rang auprès d'inconnus, qui venaient souvent des pays les plus éloignés, et à qui rien ne les rattachait que leur croyance. Esclaves, affranchis et hommes libres, Grecs, Romains et barbares, ont oublié toutes ces diversités de fortune ou d'origine pour ne se souvenir que de leur religion commune. Rien n'était plus contraire aux sociétés anciennes que cette séparation qui s'accomplit alors entre la famille ou l'État et la religion; elle est l'œuvre du christianisme, et c'est aux catacombes qu'elle se manifeste avec le plus d'évidence.

Voilà les réflexions qui viennent d'abord à l'esprit, même quand on se contente de parcourir rapidement ces longues galeries. Si l'on a le temps de les regarder de plus près, l'intérêt et la curiosité augmentent. Songeons que les catacombes sont le plus ancien monument du christianisme à Rome. Les autres ne datent que du quatrième siècle, c'est-à-dire d'une époque où le dogme est fixé, où la religion nouvelle a trouvé un art et un lan-

gage pour exprimer ses croyances. Aucun d'eux ne rappelle le temps des tâtonnements et des luttes; aucun n'a conservé de souvenirs de l'âge héroïque de l'Église. Ils ont été d'ailleurs trop souvent restaurés et refaits; ils ont été un air trop moderne. Que reste-t-il de véritablement antique dans les basiliques de Constantin? Quelle peine n'éprouve-t-on pas à se figurer ce que devaient être Saint-Laurent, Sainte-Praxède ou Sainte-Agnès, quand on venait de les bâtir? Les catacombes se sont mieux conservées. Elles ont eu l'heureuse fortune d'être à peu près oubliées et perdues jusqu'au temps de Bosio. S'il leur est arrivé quelquefois depuis cette époque d'être dévastées par des amateurs cupides ou des explorateurs maladroits, on ne s'est pas avisé au moins de les refaire sous prétexte de les réparer. C'est le débris le plus vénérable, le témoin le plus authentique des premiers siècles du christianisme, et il n'y a pas de monument à Rome qui nous remette mieux en présence de ces temps primitifs que nous connaissons si mal et que nous souhaitons tant connaître.

Dès lors tout y devient curieux, et les moindres détails prennent de l'importance. Ces briques qui se sont détachées des tombeaux et que les voyageurs foulent aux pieds, il faut les ramasser avec soin; elles portent souvent la marque de ceux qui les ont fabriquées, et peuvent aider à fixer la date des galeries. Sur ces sombres murailles que nous longeons, on nous fait remarquer de temps en temps une petite niche ou une console qui débordé: c'est là qu'était placée la lampe d'argile qui éclairait les visiteurs. Que de fois elle a vu passer des amis ou des parents qui venaient prier et pleurer auprès d'une tombe chérie! Nous nous arrêtons un moment dans ces chambres plus vastes que les autres et au fond desquelles se trouve une tombe disposée en forme d'autel. Elles ser-

vaient, nous dit M. de Rossi, pour les réunions de famille. On y venait, aux anniversaires funèbres, implorer la miséricorde de Dieu pour les défunts, « lire ensemble les livres saints, et chanter des hymnes en l'honneur des morts qui dorment dans le Seigneur ». Il est aisé de se figurer l'effet que ces cérémonies devaient produire sur des âmes pieuses. Au milieu de ce silence solennel, entre ces murs garnis de cadavres, on semblait vivre tout à fait dans la compagnie de ceux qu'on avait perdus. L'émotion dont on était saisi faisait plus clairement comprendre cette solidarité des morts et des vivants que le paganisme avait entrevue et dont l'Église fit un de ses dogmes. On se sentait si plein de toutes ces chères mémoires qu'on croyait sans effort que la mort ne peut pas rompre les liens qui attachent l'homme à l'homme, et qu'ils continuent à se rendre des services mutuels au delà de la vie, ceux qui ne sont plus profitant des prières de l'Église, ou, s'ils jouissent de la béatitude céleste, aidant de leur intercession ceux qui vivent encore¹. C'est le sentiment qu'expriment les exclamations pieuses que les visiteurs des premiers siècles ont tracées en passant sur la muraille avec la pointe d'un couteau, et que M. de Rossi est parvenu, non sans peine, à copier et à comprendre.

L'histoire du christianisme primitif est tout entière aux catacombes ; on peut y suivre en les parcourant toutes les vicissitudes de son existence agitée. Ces galeries qui débouchent librement sur les grandes voies publiques, ces ouvertures destinées à donner un peu d'air et de jour aux hypogées, sont d'un temps où les chrétiens étaient tranquilles

1. Ces expressions sont empruntées à l'un des plus anciens rituels de l'Église romaine, cité par M. de Rossi : *Defunctorum fidelium animæ quæ beatitudine gaudent nobis opitulentur; quæ consolatione indigent Ecclesie precibus absolvantur.*

et se fiaient à la tolérance de l'autorité. Au contraire, ces entrées obscures, ces routes tortueuses rappellent l'époque des persécutions. C'est alors que furent construites ces petites chapelles, où les fidèles se rassemblaient quand ils ne pouvaient plus célébrer leur culte au grand jour. Elles se composent ordinairement de deux chambres que traverse la galerie même des catacombes, en sorte qu'elles sont à la fois séparées l'une de l'autre et assez voisines pour qu'on puisse suivre de toutes les deux les cérémonies sacrées. Elles étaient destinées aux deux sexes, qui, dans l'Église primitive, n'étaient jamais réunis. Au fond de l'une des chambres on retrouve le siège de pierre où s'asseyait le prêtre pour célébrer les saints mystères ou parler à l'assemblée. C'est de là qu'ont dû être souvent prononcées des paroles d'exhortation, comme on en retrouve dans les ouvrages des Pères, qui enflammaient l'assistance et lui donnaient le courage de braver la mort pour sa foi. Là, se lisaient les lettres que les églises s'adressaient l'une à l'autre, pour se communiquer leurs craintes et leurs espérances, et s'exciter à souffrir ; là aussi, après ces grandes exécutions qui augmentaient le nombre des martyrs, on se consolait ensemble, on s'encourageait à continuer, on célébrait la mémoire des morts, on les glorifiait et on se glorifiait soi-même de l'exemple qu'ils venaient de donner à la communauté des fidèles : « Heureuse notre Église ! le Seigneur la protège et l'honore. Elle était jusqu'ici éclatante de blancheur par les bonnes œuvres de nos frères, il lui accorde la gloire d'être rougie du sang des martyrs : ni les lys, ni les roses ne manquent à sa couronne¹ ! » L'époque des persécutions semble être restée plus vivante que les autres dans les cimetières chrétiens, et M. de Rossi nous en montre partout des traces. Il nous

1. Saint Cyprien, *Epist.*, 10.

fait voir comment les anciens escaliers furent alors démolis et les grandes galeries comblées pour mettre les tombes des martyrs à l'abri des profanations. On creusa en toute hâte des chemins nouveaux qui conduisaient à ces carrières de sable abandonnées (*arenariæ*) dont j'ai parlé tout à l'heure : par là, on pouvait entrer et sortir sans éveiller les soupçons ; et même ces issues secrètes, on essaya de les rendre impraticables pour des étrangers et des envahisseurs. M. de Rossi a retrouvé, dans le cimetière de Calliste, un escalier dont les marches sont brusquement interrompues. On ne pouvait arriver de là dans les galeries intérieures qu'au moyen d'une échelle que plaçait un complice à un signal convenu, et qu'il retirait quand tous les fidèles étaient entrés. Mais ces précautions minutieuses ne parvinrent pas à sauver toujours les chrétiens. Nous savons qu'il y avait des espions et des traîtres parmi eux qui avertissaient la police. « Vous connaissez les jours de nos réunions, disait Tertullien aux magistrats, vous avez l'œil sur nous jusque dans nos assemblées les plus secrètes ; aussi venez-vous souvent nous surprendre et nous accabler ¹. » Les soldats de l'empereur pénétrèrent plus d'une fois aux catacombes, interrompant les cérémonies et frappant sans pitié tous ceux qu'ils pouvaient saisir. Des inscriptions, dont quelques fragments nous sont parvenus, conservaient la mémoire de ces exécutions sanglantes. Peut-être retrouvera-t-on quelque jour cette chambre où furent enfermés et murés des malheureux qu'on avait surpris célébrant leur culte sur la tombe d'un martyr, et qu'on laissa mourir de faim. Le pape Damase, dans les réparations qu'il fit aux cimetières chrétiens, avait voulu que le lieu témoin de cette scène terrible fût respecté ; il s'était contenté d'ouvrir dans la muraille une large fenêtre

1. Tertullien, *Ad nat.*, 1, 7.

d'où les fidèles pouvaient voir les cadavres couchés sur le sol dans la situation où la mort les avait frappés.

A côté de ces souvenirs de proscription et de deuil, les catacombes gardent ceux des jours de triomphe. On y voit partout les restes des grands travaux qu'on y exécuta après la paix de l'Église pour les consolider ou les embellir. On avait cessé peu à peu d'y ensevelir les morts après Constantin ; elles n'étaient plus qu'un monument du passé qu'on entourait de vénération. Des pèlerins venaient les visiter de tous les pays de la chrétienté : tous voulaient voir la sépulture des martyrs célèbres ; tous tenaient à emporter quelque souvenir pieux de leur voyage. Il y eut même une reine qui envoya tout exprès un prêtre pour recueillir et rapporter de l'huile des lampes qui brûlaient auprès du tombeau des saints. Les invasions des barbares interrompirent ce culte. Alarie, Vitigès, Ataulf, dévastèrent successivement la campagne romaine. Pour mettre les saintes reliques à l'abri de ces ravages, on se résigna à les enlever à leurs tombeaux, à les apporter à Rome, où elles furent distribuées entre les différentes églises. Dès lors, on n'eut plus de raison de visiter les catacombes, et jusqu'au seizième siècle on en perdit presque la trace et le souvenir.

III

Les inscriptions et les peintures aux catacombes. — Caractère des inscriptions les plus anciennes. — Naissance de l'art chrétien. — Quels furent les premiers sujets traités par les artistes des catacombes. — Imitation des types antiques. — Reproduction des sujets chrétiens. — Le symbolisme. — Origine de la peinture d'histoire. — Ce que les artistes chrétiens gardent de l'art antique.

On pouvait craindre au premier abord de ne pas tirer grand profit pour l'histoire de ces milliers de tombes qui se ressemblent entre elles et renferment tout un peuple de

morts inconnus. Mais ces monuments ne sont pas aussi muets qu'ils le paraissent : sur presque tous on trouve des épitaphes, quelques-uns sont ornés de bas-reliefs ou de fresques. Ces inscriptions et ces peintures semblent leur prêter une voix ; toutes mutilées, tout incomplètes qu'elles sont, elles nous apprennent quelque chose de la vie et des sentiments de ceux qui dorment aux catacombes.

Les plus anciennes inscriptions sont écrites en grec : c'était encore au commencement du troisième siècle la langue officielle de l'Église, le latin n'est venu qu'après. Parmi les épitaphes des papes que M. de Rossi a retrouvées dans le cimetière de Calliste, celle de saint Corneille, mort en 252, est la seule qui soit en latin. Il semble qu'on n'ait abandonné le grec que peu à peu et à regret. Quelques inscriptions curieuses nous font assister au passage d'une langue à l'autre, et elles nous montrent le scrupule qu'on éprouvait à quitter celle dont l'Église s'était servie presque depuis son origine. Dans plusieurs d'entre elles les mots latins sont écrits en caractères grecs, et il y en a où les deux langues se mêlent d'une façon assez étrange (*Julia Claudiane in pace et irene*). C'est seulement dans les galeries les plus récentes que le latin domine à peu près sans partage.

Parmi ces épitaphes, les plus vieilles ont ce caractère d'être très courtes et très simples. L'épigraphe chrétienne des premiers temps n'avait pas plus de goût pour le bavardage des inscriptions grecques que pour la majestueuse solennité des inscriptions romaines. Elle se contente d'écrire un seul des noms du mort (on sait que, sous l'empire, c'était une sorte de distinction d'en porter beaucoup), et elle y ajoute quelques pieuses exclamations qui signifient toutes à peu près la même chose : « La paix avec toi ! — Dors dans le Christ ! — Que ton âme

repose avec le Seigneur! » Rarement on y mentionne le temps que le défunt a vécu et l'époque où il est mort : que font tous ces souvenirs terrestres à celui qui a pris possession de l'éternité? Tandis que les païens avaient grand soin d'inscrire sur les tombes les dignités que le mort avait occupées et le rang qu'il tenait dans la vie, il n'en est jamais question chez les chrétiens. « Il n'y a parmi nous, disait Lactance, aucune différence entre le pauvre et le riche, l'esclave et l'homme libre. Nous nous donnons le nom de frères, parce que nous croyons être tous égaux ¹. » Quoi qu'on fasse, l'égalité souffre toujours pendant la vie; les frères voulaient au moins la retrouver entière dans la mort. Leur humilité héroïque a quelques inconvénients pour nous, et le silence auquel ils se condamnent nous prive d'une foule de renseignements curieux. Cependant nous apprenons beaucoup dans ce qu'ils veulent bien nous dire. Leurs épitaphes nous montrent que certaines opinions qu'on a cru quelquefois nouvelles existaient dans la société chrétienne dès la fin du troisième siècle. Par exemple, on y croyait à l'efficacité des prières des vivants pour les morts. Les exclamations pieuses que je viens de citer, sont plus que des souhaits, elles contiennent des demandes que l'on adresse à Dieu et qu'on suppose écoutées. On y croyait à l'intercession des saints en faveur de ceux qui les prient. Les fidèles qui visitaient avec tant de ferveur le tombeau d'un mar-

1. Ce n'était pas par une règle expresse et imposée, mais par une sorte de sentiment commun et spontané, que les chrétiens agissaient ainsi. Ce qui le prouve, c'est que, dans la crypte de Lucine, qui est la partie la plus ancienne du cimetière de Calliste, on trouve la mention d'un affranchi, et que, quoiqu'en général les dignités ecclésiastiques n'y soient pas plus rappelées que les autres, il y est question de trois prêtres, et nous voyons que l'un d'eux est à la fois prêtre et médecin. Il n'était donc pas absolument défendu de conserver dans les épitaphes chrétiennes le souvenir des distinctions sociales et c'était volontairement qu'on s'abstenait de le faire.

tyr pensaient bien qu'il s'intéressait à leur salut et les aiderait à l'obtenir. Dans une des inscriptions recueillies par M. de Rossi, on s'adresse à une jeune fille qui vient de mourir et qu'on croit une sainte, et on lui dit : « Invoque Dieu pour Phœbé et pour son mari, *pele pro Phæbe et pro virginio ejus* ¹. »

Plus tard cette simplicité primitive des inscriptions chrétiennes s'altéra. Les regrets d'abord se firent jour : il était bien difficile que la foi fût toujours assez forte pour les contenir. Puis on se permit un compliment timide pour le mort : à propos d'une jeune fille, on disait que c'était « une âme innocente », ou « une colombe sans fiel » ; un homme fut appelé « très saint » ou même « incomparable ». On nota le nombre des années qu'il avait vécu et la date précise de sa sépulture, ou, comme on disait, de sa *déposition*. Ces détails finirent par se trouver reproduits de la même façon sur toutes les tombes : le style des inscriptions chrétiennes fut alors fixé, ce qui revient à dire que la formule et la convention se glissèrent à une place où l'on ne devrait jamais trouver que l'élan du cœur. Ce progrès, je le comprends, n'est pas du goût de tout le monde. En présence de ces inscriptions si régulières du quatrième siècle, il est difficile de ne pas regretter le temps où la douleur et la foi étaient moins disciplinées, où chacun exprimait ses regrets et ses espérances comme il les ressentait, sans s'occuper de suivre l'usage et de pleurer comme tout le monde.

Les peintures sont encore plus importantes que les inscriptions : elles nous permettent de remonter jusqu'aux

1. On entendait par *virginio* un mari qui n'avait pas eu d'autre femme. Ce n'est pas tout à fait, comme on pourrait le croire, une expression chrétienne ; les païens s'en sont servis. S'ils ne blâmaient pas les secondes noces aussi sévèrement que certains chrétiens rigides, ils voulaient au moins rendre hommage à ceux qui n'avaient pas abusé de la facilité du divorce.

origines de l'art chrétien. Comme il est sorti du culte des morts, c'est aux catacombes qu'il a dû faire ses premiers essais. Les chrétiens tenaient à honorer par tous les moyens la sépulture de ceux qu'ils venaient de perdre, surtout quand ils étaient morts victimes de quelque persécution. Sans doute la sculpture et la peinture devaient leur paraître profanées par l'usage qu'en faisaient tous les jours les païens; cependant ils n'hésitèrent pas à s'en servir dans leurs cimetières. Il leur semblait peut-être qu'en les employant à embellir la dernière demeure de leurs frères ils les purifiaient.

Il est probable que les premiers artistes qui furent appelés à décorer les tombes chrétiennes de fresques ou de bas-reliefs durent être assez embarrassés. Quels sujets allaient-ils y représenter? La question était grave pour un art qui débutait. Comme la secte des chrétiens était proscrite, et que leur doctrine devait rester secrète, il est naturel qu'ils aient usé d'abord, pour se reconnaître entre eux, de certains signes convenus, dont ils comprenaient seuls la signification véritable. C'est ainsi qu'on agissait dans les mystères païens : nous savons qu'on distribuait aux initiés des objets qu'ils devaient garder, et qui les faisaient souvenir de ce qu'on leur avait montré pendant les cérémonies de l'initiation¹. Il en fut de même pour les premiers chrétiens. Clément d'Alexandrie rapporte qu'ils faisaient graver sur leurs anneaux l'image de la colombe, du poisson, du navire aux voiles étendues, de la lyre, de l'ancre, etc.² : c'étaient des symboles qui leur rappelaient les vérités les plus secrètes de leur religion. Presque toutes ces images se retrouvent aussi aux catacombes, mais elles n'y sont pas seules. Des signes aussi obscurs, aussi vagues, ne pouvaient pas suffire aux fidèles ;

1. Apulée. *De magia*, 55. — 2. Clément d'Alex., *Pædag.*, III, 11.

les sculpteurs et les peintres dont ils se servaient, et qui étaient ordinairement des transfuges du paganisme, devaient chercher à représenter leurs nouvelles croyances d'une façon plus directe, plus claire, et qui fût véritablement de l'art. Mais ici tout était à créer : les Juifs ne leur offrant en ce genre aucun modèle, ils furent bien forcés de s'adresser ailleurs et de prendre l'art où il se trouvait, c'est-à-dire dans les écoles païennes. Ils le faisaient sans scrupules tant qu'il ne s'agissait que de ces simples ornements qui n'avaient pas de signification véritable, et qu'on voyait partout. Tertullien lui-même, le sévère docteur, le leur permettait ¹. Pour orner les murs et les voûtes de leurs chambres funèbres, ils copiaient les gracieuses décorations dont on se servait d'ordinaire dans les maisons des païens. Les plafonds de ce genre sont assez nombreux aux catacombes; il y en a, dans le cimetière de Calliste, qui peuvent être mis parmi les plus agréables que l'antiquité nous ait laissés ². On y remarque, comme à Pompéi, des arabesques charmantes, des oiseaux et des fleurs, et même de ces génies ailés qui semblent voler dans l'espace. N'est-il pas étrange que ces merveilles de grâce et d'élégance, où respire tout l'art riant de la Grèce, se retrouvent au milieu des galeries obscures d'un cimetière souterrain? Il faut croire que les détails et les emblèmes de cette peinture décorative, à force d'être prodigués, avaient perdu toute signification pour l'esprit; ce n'était plus qu'un plaisir des yeux, et personne n'était scandalisé ni même surpris de les voir reproduits au-dessus de la tombe d'un fidèle. Mais les artistes chrétiens osèrent davantage. Comme il leur était difficile d'inventer d'un coup une expression originale pour leurs croyances, ils imitèrent quelques-uns des types les plus purs de l'art classique, quand ils

1. Tert., *Adv. Marc.*, 11, 29. — 2. Rossi, *Roma sott.* 1, pl. x; II, pl. xviii.

pouvaient allégoriquement s'appliquer à la religion nouvelle. Cette imitation se montre déjà dans la figure du Bon Pasteur, qui paraît avoir été inspirée, au moins pour l'idée première et la composition générale, par quelques peintures anciennes¹. Elle est plus évidente encore dans ces belles fresques où le Sauveur est représenté sous les traits d'Orphée : le chantre de Thrace, attirant par le son de sa lyre les bêtes et les rochers, pouvait sembler une image de celui dont la parole a conquis les nations les plus barbares et les dernières classes des peuples civilisés ; on en connaît trois reproductions aux catacombes. Les sculpteurs font comme les peintres, et même ils vont plus loin qu'eux. Les peintres travaillaient aux catacombes même, loin des indiscrets et des infidèles, et leurs fresques étaient imaginées et exécutées dans cette cité silencieuse des morts, où tout conviait l'artiste à se livrer à l'ardeur de sa foi. Les sarcophages étant travaillés dans les ateliers, tout le monde pouvait les voir, ce qui forçait d'être prudent. Il est même probable que la plupart du temps, quand les chrétiens avaient besoin d'un tombeau de pierre ou de marbre, ils le prenaient tout fait chez le marchand et qu'ils choisissaient celui dont les figures choquaient le moins leurs opinions. C'est ainsi qu'on en trouve, dans le cimetière de Calliste, où sont représentées l'aventure d'Ulysse avec les Sirènes et la poétique histoire de Psyché et de l'Amour².

Mais l'art chrétien ne devait pas continuer longtemps

1. Rossi, *Roma sott.*, I, 347 : *In quanto però alla composizione artistica del gruppo, nulla osta a credere che i primi pittori cristiani abbiano potuto imitare, per quanto al loro scopo si confaceva, qualche bel tipo d'un simile gruppo di antico e classico stile.*

— 2. A la vérité, les figures de ce dernier sarcophage avaient été couvertes par de la chaux. Mais il y en a d'autres où l'on n'avait pas eu les mêmes scrupules. Voy., à ce sujet, Collignon, *Essai sur les monuments relatifs au mythe de Psyché*, p. 436 et suiv.

à vivre d'emprunts. Une doctrine si jeune, si pleine de sève et de vie, qui prenait l'âme entière et la transformait, devait arriver vite à s'exprimer d'une façon qui lui fût propre. On a remarqué que déjà, quand elle emprunte des types qui ne lui appartiennent pas, elle les façonne à sa manière et cherche à se les approprier. L'Orphée du cimetière de Calliste, au lieu d'attirer à lui les bêtes et les arbres, comme le racontait la fable et comme il est peint à Pompéi, n'a plus à ses pieds que deux brebis qui paraissent écouter ses chants : on voit qu'il est en train de se confondre avec le Bon Pasteur. Bientôt les artistes osèrent s'inspirer directement de leur croyance et représenter des faits tirés des livres saints : c'étaient, dans l'Ancien Testament, le sacrifice d'Isaac, le passage de la mer Rouge, l'histoire de Jonas, de Daniel, de Suzanne, des trois enfants dans la fournaise ; dans le Nouveau, le Christ enfant visité par les mages, la guérison du paralytique, la résurrection de Lazare, la multiplication des pains. On a fait observer qu'ils s'abstiennent d'ordinaire de rappeler les faits douloureux de la Passion. Craignaient-ils, en représentant le Christ mourant d'une mort infâme, de scandaliser les faibles, de prêter à rire aux railleurs ou de manquer de respect à leur Dieu ? ce qui est sûr, c'est qu'ils n'aiment pas à représenter les scènes qui se sont passées entre le jugement de Pilate et la résurrection. Il n'est pas sans intérêt de remarquer qu'au contraire les artistes du moyen âge se sont plu à traiter ces sujets que leurs prédécesseurs évitaient avec tant de soin, qu'ils prodiguaient les images de la flagellation et de la mise en croix, et que ces spectacles, en touchant les fidèles jusqu'au cœur, ont servi à donner un élan merveilleux à la dévotion populaire.

Parmi les questions qui se posent à l'esprit quand on regarde aux catacombes l'œuvre des peintres et des

sculpteurs chrétiens, il y en a deux surtout auxquelles il ne paraît pas aisé de répondre. Ces artistes n'ont pas traité indistinctement tous les sujets que leur fournissaient les livres saints; ils n'en ont pris qu'un certain nombre qu'ils reproduisent sans cesse. Pourquoi ont-ils préféré ceux-là aux autres, et quelle est la raison de leur choix? Ils réunissent souvent divers sujets d'une manière qui semble tout à fait arbitraire; ils placent à la suite l'une de l'autre des scènes qui ne paraissent pas se suivre et n'ont aucun rapport entre elles. Agissaient-ils au hasard, ou faut-il croire que, pour faire ces rapprochements étranges, ils avaient quelque motif qu'il soit possible de deviner? D'ordinaire on explique tout par le symbolisme; et il est sûr que le symbolisme a dû jouer un rôle important dans les débuts de l'art chrétien. On sait que les docteurs de l'Église, surtout dans l'Orient, ont entendu très souvent les récits de la Bible dans un sens figuré et qu'ils aiment à y voir des allégories morales ou des images anticipées de ce qui devait se passer dans la nouvelle loi. En le faisant, ils suivaient l'exemple de Philon qui prenait beaucoup de peine pour donner à l'Ancien Testament une signification philosophique, et prétendait y trouver toute la doctrine de Platon. Philon lui-même imitait ces théologiens païens qui, voulant être à la fois philosophes et dévots et conserver le respect des anciennes croyances sans trop humilier leur raison, regardaient les légendes de la mythologie comme des symboles ou des figures qui cachaient sous une enveloppe grossière des vérités profondes et utiles. Le christianisme hérita de tout ce travail d'exégèse, et l'on peut dire que cet héritage lui fut souvent assez lourd. Une des causes de la fatigue que nous éprouvons parfois à lire les Pères de l'Église, c'est cet effort qu'ils font sans cesse pour trouver à tout des sens figurés, c'est ce mé-

lange d'interprétations subtiles et d'élangs sincères, de simplicité touchante et de pédantisme raffiné, de naïveté et de scolastique, de jeunesse et de sénilité, qui nous font souvenir à tout moment que le christianisme était une religion nouvelle née dans une époque vieillie, et que, même dans les meilleurs livres de ses plus grands docteurs, il a souvent deux âges à la fois.

Les mêmes contrastes se retrouvent dans les œuvres d'art des premiers chrétiens. Il est naturel que leurs artistes, qui suivaient le goût de leur temps, aient souvent donné aux scènes qu'ils représentaient dans leurs tableaux ou leurs bas-reliefs une signification symbolique. Il semble même qu'ils aient tenu quelquefois à nous l'apprendre. Une fresque des catacombes représente une brebis entre deux loups; au-dessous on lit l'inscription suivante : *Suzanna, seniores* ; c'était donc l'aventure de Suzanne qui était figurée par les loups et la brebis. Noé tendant les bras vers la colombe qui lui apporte le rameau désiré était l'image du chrétien arrivé au terme de sa navigation, sauvé des périls du monde et près d'atteindre le ciel; ce qui le prouve, c'est qu'il est quelquefois remplacé sur les sarcophages par le défunt lui-même, quels que soient son âge et son sexe, et qu'à la place du patriarche vénérable, on est fort surpris de voir sortir de l'arche un tout jeune homme ou même une femme.

Il est donc sûr que, parmi les peintures ou les bas-reliefs des catacombes, il doit y en avoir beaucoup qui contiennent des figures ou des symboles, et que, par exemple, dans l'image de Jonas rejeté par la baleine, du paralytique guéri, de Lazare ressuscité, les fidèles des premiers temps retrouvaient des allusions qui les confirmaient dans leurs espérances d'immortalité. Ce qu'ils reconnaissaient alors aisément, nous avons aujourd'hui

beaucoup de peine à le deviner. Cependant quelques habiles ont essayé de nous donner la clef de ces allégories mystérieuses¹. On a découvert, au cimetière de Calliste, deux chambres fort anciennes et voisines l'une de l'autre, qui ont été bâties ensemble et décorées dans le même esprit, peut-être par les mêmes artistes. Ils y ont représenté une série de scènes tirées de l'Ancien et du Nouveau Testament, qui ont, à ce qu'on croit, ce caractère d'être tout à fait symboliques, et de contenir, d'une manière suivie et presque dogmatique, la doctrine la plus secrète des chrétiens. M. de Rossi entreprend de retrouver le sens de tous ces symboles, soit en comparant les deux chambres entre elles, soit en invoquant l'autorité des Pères de l'Église². Il montre que les livres sacrés y sont interprétés à la façon d'Origène et de ses disciples. Rien n'est plus remarquable que de voir avec quelle étrange liberté l'allégorie et la vérité s'y mêlent. La succession rapide et même la confusion du sens propre et du sens figuré montrent combien tout le monde était alors accoutumé à cette exégèse subtile et suivait facilement le docteur ou l'artiste dans ses fantaisies d'interprétation. Ce personnage qui frappe le rocher, tantôt c'est Moïse et tantôt c'est saint Pierre³; l'eau qui s'en échappe, ce n'est pas seulement celle qui doit désaltérer les Hébreux dans le désert, c'est une source de grâce et de vie dont on voit un peu plus loin un prêtre se servir pour régénérer un jeune homme, en le baptisant; c'est aussi la mer immense du monde dans laquelle le

1. On est allé quelquefois beaucoup trop loin dans ces explications; on a voulu voir des symboles et des figures partout. M. Le Blant a montré la témérité de ces tentatives dans son *Étude sur les sarcophages d'Arles*, p. xv et suiv. — 2. Rossi, *Roma sott.*, II, p. 331. —

3. Cette allégorie est certaine. Le nom de saint Pierre est une fois écrit au-dessus du personnage qui frappe le rocher d'Horeb pour en faire jaillir l'eau.

saint pêcheur d'âmes jette ses filets. D'une scène à l'autre, et souvent dans les mêmes scènes, les allégories se suivent, se détruisent, se compliquent et se remplacent. Ici, le poisson représente le fidèle conquis à la foi; ailleurs c'est le Christ lui-même qui, sur la table à trois pieds, à côté du pain mystique, s'offre comme nourriture à ses disciples. Le vaisseau d'où l'on jette Jonas à la mer porte une croix à son mât: c'est en même temps l'Église, qu'un contemporain du pape Calliste compare à un navire battu des flots, mais jamais submergé. Si la façon dont M. de Rossi explique ces peintures est certaine, on peut en conclure que Rome n'est pas demeurée aussi étrangère qu'on le suppose ordinairement à ces travaux d'interprétation ingénieuse dont la savante église d'Alexandrie devint le centre et qui se résumèrent pour nous dans le grand nom d'Origène; mais, à Rome, ce mouvement s'est vite arrêté. L'esprit romain ne devait pas avoir beaucoup de goût pour ces allégories raffinées et ces subtilités hardies dans lesquelles se complait le génie grec. Il aime mieux prendre les choses au sens historique et réel que de se perdre dans les interprétations symboliques, où il entre toujours trop de fantaisie. Ami de la clarté, de l'ordre, de la discipline, il cherche toujours à soumettre les volontés individuelles au sentiment général. Aussi ne hait-il pas la formule qui jette toutes les idées dans un moule uniforme, et qui lui donne le spectacle qu'il préfère à tous les autres, l'apparence de l'unité. Le jour où il a dominé dans l'Église, il en a changé le caractère et les destinées. Peut-être l'influence des Juifs et des Grecs, si elle avait été la plus forte, en aurait-elle fait une communauté et quelquefois une anarchie d'âmes en quête de la vérité, discutant avec passion pour la découvrir et la cherchant diverses; grâce à l'esprit romain qui s'est

emparé d'elle, elle est surtout devenue un gouvernement.

L'art s'est senti de cette influence, comme le reste, et il paraît entrer dans des voies nouvelles, à mesure que l'esprit romain l'emporte dans l'Église. M. de Rossi montre que, dans les chambres un peu plus récentes que celles dont je viens de parler, les fresques sont belles encore, mais qu'elles n'ont plus le même caractère. Les allégories y deviennent plus rares, et celles qu'on y trouve ne sont plus traitées avec la même aisance et la même variété. L'âge de la peinture historique commence; on la voit naître, pour ainsi dire, aux catacombes. M. de Rossi y a découvert un tableau très curieux et qui paraît représenter un fait presque contemporain. Debout sur un *suggestum*, un personnage grave et menaçant, revêtu de la prétexte, la tête ornée d'une couronne, s'adresse avec colère à un jeune homme placé en face de lui. Derrière eux, un homme, qui porte aussi une couronne sur la tête, et dont la main est posée sous le menton, semble s'éloigner avec dépit. M. de Rossi voit dans ce tableau une scène des persécutions; c'est, selon lui, l'interrogatoire d'un martyr. Le magistrat qui interroge, l'empereur peut-être, est représenté avec ses attributs ordinaires. Le chrétien a bien l'attitude d'un homme qui confesse sa foi : ses traits respirent la douceur et la résolution, et l'artiste a donné à ses yeux un éclat étrange. Il ne regarde personne, il ne paraît pas écouter ce qu'on lui dit, et l'on voit qu'il est occupé d'autres pensées. Quant au personnage qui s'éloigne, c'est sans doute un prêtre païen qui n'a pu décider le fidèle à sacrifier aux dieux. Voilà probablement la plus ancienne peinture d'un martyr que nous possédions : c'est le début d'un genre qui dès le quatrième et le cinquième siècle allait devenir fort à la mode¹.

1. Prudence, *Perist.*, IX et XI, 126.

En même temps que les catacombes nous font connaître les débuts de l'art chrétien, elles nous donnent quelques renseignements, les seuls que nous possédions, sur les artistes qui les ont décorées. Humbles artistes, qui ont travaillé avec tant de dévouement dans le silence et l'obscurité pour l'honneur de leurs frères beaucoup plus que pour la gloire de leur nom ! Il n'est rien resté d'eux que leurs ouvrages, mais l'œuvre nous fait deviner l'ouvrier. Est-il besoin de dire que c'étaient des chrétiens pieux, des croyants sincères ? Il fallait l'être pour s'en-sevelir ainsi dans ces demeures sombres et y peindre des tableaux qu'aucun rayon de soleil ne devait jamais éclairer. Mais leur piété ne les a pas amenés à sacrifier tout à fait leur indépendance. Ils n'ont pas été soumis autant qu'on croit aux influences ecclésiastiques, et il n'est pas vrai de dire, comme on l'a fait, que l'Église leur tenait la main. Les fautes fréquentes qu'ils commettent contre le texte des livres sacrés montrent que l'initiative personnelle, avec ses erreurs et ses caprices, avait quelque part dans leurs ouvrages¹. Les ressemblances qu'on remarque entre eux sont moins l'effet d'un mot d'ordre donné ou d'une direction subie que d'une certaine stérilité d'invention ; les diversités, si faibles qu'elles soient, prouvent qu'ils ne travaillaient pas d'après un modèle unique et imposé. Ils n'ont pas oublié non plus qu'en même temps que chrétiens ils étaient artistes. Ils ne croyaient pas pouvoir se soustraire aux conditions éternelles de l'art, sous prétexte qu'ils travaillaient pour une religion nouvelle. Leur dévotion ne les rendait pas étrangers à toute préoccupation de métier, et ils ne regardaient pas comme une impiété de se conformer aux règles du goût et de composer un tableau dont le regard fût charmé. Quelques

1. Voy., sur ces erreurs, Le Blant, *Étude sur les sarcophages d'Arles*, p. VIII.

indices montrent que, dans la disposition de leurs fresques et de leurs bas-reliefs, ils n'avaient pas toujours les intentions profondes et les desseins mystérieux qu'on leur prête, qu'ils se laissaient simplement guider par des raisons d'ordre et de symétrie, qu'ils plaçaient certains sujets en certains endroits parce qu'ils formaient un spectacle agréable, qu'ils mettaient en regard l'une de l'autre des scènes qui, par leur signification ou par leur date, n'auraient pas dû être rapprochées, mais qui par leur arrangement matériel se correspondaient et se faisaient pendant ¹. Quoique l'art antique se fût mis si complètement au service du paganisme, ils en étudiaient les chefs-d'œuvre, et tâchaient de les imiter. Nous avons vu que, dans les premiers temps, quand leur foi était le plus fervente, ils n'avaient pas eu de scrupule à lui emprunter les images sous lesquelles ils représentaient leur Dieu; à dire le vrai, ces emprunts n'ont jamais entièrement cessé, et, dans les œuvres même les plus directement inspirées par la religion nouvelle, on trouve souvent des détails qui rappellent les anciennes légendes et l'art qui les avait tant de fois reproduites ². Ainsi ces artistes ne renonçaient pas, en devenant chrétiens, à comprendre et à aimer les beaux ouvrages des sculpteurs et des peintres de la Grèce; ils ne se croyaient pas tenus de les condamner et de les proscrire, puisque, au contraire, ils essayaient de les approprier à leur culte. S'il est vrai de dire que la renaissance ait eu surtout pour principe de revêtir les idées nouvelles des formes de l'art ancien, la renaissance a commencé aux catacombes.

1. Le Blant *Sarcophages*, p. XIII. — 2 C'est ainsi que le monstre qui engloutit Jonas est représenté tout à fait comme celui qui menace Andromède, que Lazare mort est placé dans un *heroum* païen, que l'arche de Noé reproduit exactement le coffre dans lequel Danaé est exposée sur les flots, etc.

IV

Le cimetière de Calliste. — M. de Rossi parvient à le retrouver. — Indices qui lui permettent de découvrir les tombes des martyrs. — Travaux accomplis après Constantin dans les cryptes célèbres. — *Graffiti* des pèlerins. — Pourquoi le cimetière a-t-il pris le nom de Calliste? — Histoire de ce pape, d'après les *Philosophumena*. — Pourquoi les papes du troisième siècle ont été ensevelis dans le cimetière de Calliste, et comment il devient la propriété de l'Église. — Découverte de la crypte papale.

Nous nous sommes contentés jusqu'ici d'étudier les catacombes en général : nous avons cherché à connaître leur destination, décrit l'aspect qu'elles présentent au visiteur, parlé des inscriptions et des peintures qu'elles contiennent. Sur tous ces sujets, M. de Rossi a répandu beaucoup de lumière ; mais il a fait davantage, ou plutôt il a fait autre chose. Il répète sans cesse que sa méthode est toute analytique ; il ne veut pas débiter, comme tant d'autres, par des vues d'ensemble, et les généralités ne sortent chez lui que de l'étude des détails. Ce sont ces recherches minutieuses qu'il regarde comme les plus importantes, et dont il se fait surtout honneur. Il ne faut donc pas les dissimuler quand on prétend faire connaître ses travaux au public. Pour qu'on puisse en apprécier tout à fait le caractère et les résultats, montrons-le à l'œuvre. En nous mettant un moment à sa suite, en marchant pas à pas derrière lui, nous comprendrons mieux la sûreté de sa méthode et la grandeur de ses découvertes.

M. de Rossi, qui voulait en tout procéder régulièrement, était décidé à étudier les divers cimetières chrétiens d'après leur importance. C'est donc par les cryptes du Vatican qu'il aurait dû commencer : saint Pierre y fut enseveli, et ses successeurs, pendant deux siècles, voulu-

rent reposer auprès de sa tombe ; mais ces cryptes ont été pour ainsi dire écrasées sous les fondations de l'immense basilique qui a été bâtie au-dessus d'elles, et il n'en reste rien aujourd'hui. Après le cimetière du Vatican, qui était inaccessible, l'ordre hiérarchique désignait celui qui porte le nom de Calliste et qui renfermait, dit-on, la sépulture des papes du troisième siècle. C'est de ce côté que M. de Rossi dirigea ses recherches.

Il fallait d'abord en retrouver l'emplacement, ce qui n'était pas facile : car il n'y a pas de cimetière sur la position duquel on ait autant discuté. On savait bien qu'il devait être le long de la voie Appienne ; mais les uns le confondaient avec la catacombe de Saint-Prétextat, les autres avec celle de Saint-Sébastien. On avait même placé dans cette dernière des plaques de marbre, qui existent encore aujourd'hui, et qui annoncent solennellement aux visiteurs « qu'ils sont dans le lieu où sainte Cécile fut enterrée et où reposent plus de cinquante papes », c'est-à-dire dans le cimetière de Calliste ; mais cette prise hardie de possession n'intimida pas M. de Rossi. Ces plaques ont été posées au quinzième siècle, c'est-à-dire quand on avait à peu près perdu le souvenir des catacombes, et M. de Rossi ne veut se décider dans ses recherches que par des documents qui remontent à l'époque où elles étaient connues et visitées, où l'on savait exactement le nom de chacune d'elles, et quels martyrs elle renfermait. Parmi ces documents, il faut mettre d'abord un genre d'écrits dont on n'avait pas jusqu'à lui soupçonné toute l'importance. Les anciens possédaient, ainsi que nous, des « Guides de voyageur » ; il était difficile qu'on s'en passât pour une grande ville comme Rome, où affluait tout l'univers. Ceux que nous avons conservés appartiennent aux derniers temps de l'empire : on y trouve d'ordinaire l'énumération des « merveilles de Rome », les

places, les palais, les théâtres, les thermes, les portiques, etc. Ils contiennent aussi des itinéraires, comme il s'en trouve dans les Guides d'aujourd'hui, où l'on conduit le voyageur d'une extrémité de Rome à l'autre, en lui nommant tous les édifices qu'il doit rencontrer sur son chemin. Les anciennes rédactions de ces itinéraires sont courtes et sèches; mais, dans les plus récentes, on éprouve le besoin d'intéresser le lecteur, et on lui raconte une foule de légendes extraordinaires pour qu'il prenne plus de plaisir aux curiosités qu'on lui montre. M. Jordan n'est même pas éloigné de croire qu'on les ornait quelquefois d'illustrations, où les monuments les plus curieux étaient reproduits¹; ainsi rien n'y manquait de ce qui fait le succès des nôtres. L'usage en était fréquent encore au moyen âge, et l'on possède des itinéraires du sixième et du septième siècle qui guidaient les pèlerins aux tombes des martyrs. On peut dire qu'ils ont rendu le même service à M. de Rossi et lui ont appris le chemin des plus célèbres catacombes. Deux de ces itinéraires, découverts à Salzbourg en 1777, énumèrent précisément avec assez de détails celles de la voie Appienne; c'est grâce à eux que M. de Rossi a pu retrouver la place du cimetière de Calliste.

Le cimetière une fois découvert, et l'entrée des galeries souterraines dégagée, il restait encore beaucoup à faire. Les itinéraires apprenaient à M. de Rossi quelles tombes les pèlerins du septième siècle allaient y visiter; mais il fallait les retrouver. Ce n'était pas un travail aisé. Au milieu de ces centaines de galeries et de ces milliers de tombes, comment se reconnaître et se diriger? comment être sûr qu'on prenait le chemin qui devait conduire aux cryptes célèbres? — Heureusement, ici encore, des indices précieux allaient guider les recherches.

1. Jordan, *Topogr.*, I, 50.

Ces indices furent fournis à M. de Rossi par les travaux qu'on avait entrepris dans les cimetières à l'époque de la paix de l'Église, et dont les restes sont encore aujourd'hui faciles à distinguer. Le christianisme triomphant honora l'asile de ses mauvais jours; mais comme les catacombes avaient beaucoup souffert pendant les persécutions, et qu'on ne pouvait pas tout réparer, on s'occupa surtout des cryptes où reposaient les principaux martyrs. Elles furent consolidées et embellies; on y bâtit des entrées nouvelles et plus magnifiques, des escaliers plus commodes pour y descendre; on creusa des puits (*lucernaria*) pour leur donner du jour. Le poète Prudence, qui a vu les catacombes sous Théodose, nous a décrit en beaux vers l'état où elles étaient alors, et l'affluence des pèlerins qui les visitaient¹. Il dépeint avec complaisance ces ouvertures pratiquées dans la voûte pour éclairer les cryptes les plus importantes; il montre l'obscurité des galeries interrompue de temps en temps par des sortes d'îlots de lumière, et ces alternatives d'ombre et de jour qui communiquaient à l'âme une terreur religieuse. Près des tombes des saints, les murs sont couverts de marbre ou revêtus de plaques d'argent « qui brillent comme un miroir ». C'est là qu'on se rend de tous les côtés quand arrive la fête de quelque martyr célèbre. On y vient de Rome, « et la ville impériale vomit le flot de ses citoyens ». On y vient aussi des contrées voisines. Les paysans accourent en foule des villages de l'Étrurie et de la Sabine. « Chacun se met gaiement en route avec ses enfants et sa femme. Ils s'avancent le plus vite qu'ils peuvent. Les champs sont trop étroits pour contenir ce peuple joyeux, et sur le chemin, tout vaste qu'il est, on voit la foule immense s'arrêter. » C'est le même peuple qui, encore aujourd'hui, quitte volon-

1. Prudence, *Perist.*, xi, 155 et seq.

liers ses maremme ou descend de ses montagnes pour visiter les madones miraculeuses ou le *bambino* de l'Aracœli. Arrivés au tombeau du martyr, ils se livrent tous à cette dévotion expressive et bruyante dont les Italiens n'ont pas perdu l'habitude. « Depuis le matin, on se presse pour saluer le saint. La foule qui vient l'adorer passe et repasse jusqu'au soir. On baise la plaque d'argent brillante qui couvre le tombeau, on y répand des parfums, et des larmes d'attendrissement coulent de tous les yeux. »

Ces pèlerins dont parle Prudence, ont laissé dans les cimetières des traces de leur passage. Ils avaient l'habitude d'écrire leurs noms avec quelque prière le long des escaliers et à l'entrée des cryptes. Le temps n'a pas entièrement effacé ces *graffiti*, qui se trouvent surtout dans le voisinage des tombes les plus visitées; M. de Rossi a fidèlement copié tous ceux qu'il a pu lire, et sa peine n'a pas été perdue. Que de particularités curieuses nous sont découvertes par ces quelques mots que des paysans grossiers du cinquième et du sixième siècle traçaient sur les murailles! Entre autres révélations curieuses, il nous font connaître un de ces mille anneaux secrets par lesquels la dévotion chrétienne se rattache aux croyances antérieures. Quand nous regardons de loin, ces liens délicats nous échappent, et il nous semble qu'un abîme sépare le christianisme des religions qui l'ont précédé; mais la science, qui étudie les choses de près et ne néglige aucun détail, sans combler entièrement la distance, rétablit au moins les transitions. C'était un usage pieux des Grecs et des Romains, quand ils visitaient quelque temple célèbre, où même quelque monument qui les frappait d'admiration, de se rappeler le souvenir de leurs parents ou de leurs amis, soit pour les recommander au dieu auquel le temple était consacré,

soit pour les associer au plaisir que leur causait un beau spectacle. Ces actes d'adoration, ces *proscynèmes*, comme on les appelait, dans lesquels le voyageur joint le nom de ceux qui lui sont chers à ses impressions personnelles, se retrouvent fréquemment en Grèce et surtout en Égypte. Ils sont ordinairement assez courts et peu variés dans leur forme. « Sarapion, fils d'Aristomaque, est venu près de la grande Isis de Philé, et par un motif pieux il s'est souvenu de ses parents. — Moi, Panolbios d'Héliopolis, j'ai admiré les tombeaux des rois, et je me suis souvenu de tous les miens. » Cependant tous ne sont pas aussi simples et aussi froids, et l'on y saisit quelquefois une émotion véritable. Une Romaine, en visitant les Pyramides, se rappelle son frère qu'elle a perdu, et elle écrit ces mots touchants : « J'ai vu les pyramides sans toi, et cette vue m'a rempli de tristesse. Tout ce que j'ai pu faire, c'est de verser des larmes sur ton sort ; puis, fidèle au souvenir de ma douleur, j'ai voulu écrire ici cette plainte. » M. de Rossi n'a donc peut-être pas tout à fait raison de dire que les *proscynèmes* païens ne contiennent jamais « qu'une froide et stérile formule » ; mais il est sûr que le christianisme y mit plus d'ardeur et de passion. Ce qui nous intéresse surtout en eux, c'est ce qu'ils ont de naturel et de spontané. Il n'y entre rien d'officiel, rien de convenu, comme dans les grandes inscriptions qui ont été gravées sur le marbre ; ils sont moins pompeux et moins magnifiques, mais on y sent bien mieux l'élan du cœur. Tantôt le pèlerin écrit simplement son nom en demandant avec humilité quelques prières pour lui et en faisant des souhaits pieux pour les autres : (*Eustathius humilis peccator ; tu qui legis, ora pro me, et habes Dominum protectorem*) ; tantôt il implore les saints pour lui ou pour les personnes qu'il aime : « Saints martyrs, souvenez-vous de Dionysius. — Demandez que

Verecundus et les siens aient une heureuse navigation. — Obtenez le repos pour mon père et pour mes frères. » Le plus souvent il se contente d'employer cette courte formule : « Vivez ; » ou : « qu'il vive en Dieu ! » A l'entrée de la crypte de Lucine, au pied de l'escalier, on trouve ces mots plusieurs fois répétés : « Sofronie, vis en Dieu ! *Sofronia, vivas !* » Sans doute après avoir écrit ces paroles, le voyageur a pénétré dans la crypte, il s'est agenouillé, il a prié au pied du tombeau des martyrs, et il est probable qu'avec la prière la confiance est entrée dans son cœur. C'est ce que prouve l'inscription suivante, tracée par la même main du côté de la sortie : « Sofronie, ma chère Sofronie, tu vivras toujours, oui, tu vivras dans le Seigneur : *Sofronia dulcis, semper vivas Deo; Sofronia, vivas !* »

Ce n'est pas dans un simple intérêt de curiosité que M. de Rossi recueille avec tant de soin les souvenirs que l'époque de Constantin et de Théodose ont laissés aux catacombes ; ils ont pour lui une autre importance : ils le mettent sur la route des cryptes historiques. Comme c'est pour elles seules qu'après le triomphe de l'Église on avait construit ces larges escaliers et creusé ces grands *lucernaires*, il est averti, quand il les rencontre, que quelque tombe illustre n'est pas loin. Pour la trouver, il n'a qu'à se mettre à la suite des pèlerins dont je viens de parler. Leurs *graffiti* le guident, il marche pour ainsi dire avec eux, et à l'ardeur croissante de leurs prières il peut deviner qu'il approche. Une fois dans la crypte, une foule de détails qu'il observe avec soin, qu'il compare avec les renseignements fournis par les historiens anciens, ne tardent pas à lui apprendre quel est le martyr ou le confesseur dont on venait ainsi honorer la sépulture et invoquer le secours. Il est rare, si c'est quelque saint renommé, qu'en cherchant bien il ne finisse pas par découvrir quel-

que débris d'une inscription de saint Damase. Ce pape était un grand admirateur, ou plutôt un grand dévot des catacombes; il passa sa vie à les réparer et à les embellir. Il composa même de petites pièces de vers qui devaient être placées au-dessus du tombeau des saints et rappeler leurs grandes actions aux fidèles. Pour les graver sur le marbre un calligraphe renommé, Furius Filocalus, qui s'intitule lui-même l'admirateur et l'ami du pape Damase (*Damasi papæ cultor atque amator*), avait imaginé une sorte d'alphabet spécial dont les lettres portent à leur extrémité divers ornements qui les font aisément reconnaître. Comme elles n'ont jamais été employées que pour les vers du pape poète, on est sûr, lorsqu'on aperçoit une de ces lettres sur un morceau de marbre brisé, qu'on tient un fragment d'une inscription de Damase, et par conséquent qu'on se trouve près du tombeau de quelque grand personnage.

Voilà par quels procédés M. de Rossi arrive à se diriger presque à coup sûr dans ce labyrinthe, et comment il y a retrouvé en si peu d'années tant de tombes célèbres. Cependant il y avait une sépulture qui lui manquait encore, et c'était précisément celle qu'il lui était le plus nécessaire de découvrir. Les idées qu'il avait émises sur la position du cimetière de Calliste avaient l'inconvénient d'être nouvelles : c'est un tort que bien des gens ne pardonnent pas; sous un gouvernement de prêtres, dans un pays surtout où l'immobilité était à la fois un besoin physique et un dogme religieux, on regardait comme un crime de changer la moindre chose aux opinions reçues. Pour se faire pardonner ses nouveautés, pour ouvrir les yeux aux plus incrédules, pour démontrer d'une façon victorieuse qu'on était bien dans le cimetière de Calliste, il fallait trouver la sépulture des papes du troisième siècle.

La question que M. de Rossi tentait de résoudre était

pleine d'obscurités. Cette sépulture des papes, qu'il s'obstinait à chercher, sur la foi des documents anciens, dans le cimetière de Calliste, pour quel motif y avait-elle été transportée? Comment les évêques de Rome avaient-ils voulu reposer ailleurs qu'à côté de saint Pierre, dans la crypte glorieuse du Vatican? Personne n'en avait pu trouver la raison. Et ce n'était pas le seul sujet d'incertitude et de doute que présentait l'étude entreprise par M. de Rossi. Dès le début de ses explorations, il s'était aperçu que le cimetière de Calliste était plus ancien que ne le faisait croire le nom sous lequel il est connu. Le caractère des peintures, dans les chambres et les galeries qui furent creusées les premières, la manière dont les tombes y sont disposées, le style des inscriptions qu'on y trouve, tout y rappelle la seconde moitié du deuxième siècle. Ce qui est un argument plus décisif, c'est que les briques qui entrent dans la construction, et qui, selon l'usage romain, portent la marque du fabricant qui les a fournies, ont toutes été faites sous le règne de Marc-Aurèle. Ces travaux sont donc antérieurs à Zéphirin et à Calliste, qui vivaient sous Sévère. Certains indices ont paru démontrer à M. de Rossi que ce premier hypogée est bien en effet du deuxième siècle, et qu'il fut donné à l'Église par un membre de l'illustre famille des Cæcilii. Pourquoi donc n'a-t-il pas conservé son premier nom, et d'où vient qu'il a pris celui de Calliste?

C'est ce que nous commençons à connaître ou à entrevoir depuis qu'on a découvert et publié un livre curieux de polémique, écrit au troisième siècle par un théologien inconnu, et qu'on appelle les *Philosophumena*. Cet ouvrage, qui était resté caché jusqu'à nos jours dans la bibliothèque d'un couvent grec, causa, quand il parut, une vive surprise et un grand scandale. Il est certain

qu'il dérangeait singulièrement les opinions reçues. Il racontait surtout d'une manière fort inattendue la vie de ce Calliste, dont les fidèles avaient fait un pape et dont plus tard l'Église a fait un saint. Si l'on en croit l'auteur inconnu des *Philosophumena*, ce pape et ce saint n'était qu'un ancien esclave qui faisait la banque avec l'argent de son maître Carpophore, et que les chrétiens, trop crédules, avaient chargé de garder les deniers de l'Église. Il réussit mal dans ses opérations, et dissipa l'argent qu'on lui avait confié. Pour se dispenser de rendre ses comptes et reconquérir par un coup d'éclat sa popularité, que ses désastres financiers avaient ébranlée, il s'avisa d'aller faire du bruit dans la synagogue des Juifs et de troubler leurs cérémonies. Exilé en Sardaigne pour cet acte d'intolérance, puis rappelé en Italie par le crédit de Marcia, maîtresse de Commode, qui protégeait les chrétiens, il devint, on ne sait comment, le favori et le successeur du pape Zéphirin. Son caractère ne changea pas avec sa fortune. Il avait été esclave infidèle et banquier frauduleux; évêque de Rome, il fut hérétique, corrupteur, simoniaque, « et enseigna par son exemple l'adultère et le meurtre ». Voilà certes une histoire peu édifiante pour un pape et un saint; heureusement elle n'est guère croyable. M. de Rossi n'a pas de peine à prouver¹ que la violence de ce libelle en affaiblit l'autorité, et que les accusations qu'il contient manquent tout à fait de vraisemblance. L'auteur a pris soin lui-même de nous apprendre qu'elles ne sont qu'une protestation isolée, quand il nous dit que Calliste a séduit tout le monde, et qu'il est seul à lui résister. Il n'en est pas moins certain qu'écrivant pour des contemporains, s'il a dénaturé les faits, il ne les a pas entièrement imaginés.

1. Il a discuté surtout cette question dans son *Bullettino di archeologia cristiana* de 1866

M. de Rossi pense que le fond du récit doit être vrai, et que, par exemple, il faut croire ce qu'il nous dit de l'origine de Calliste et de sa première profession. C'était donc un ancien esclave et il avait longtemps fait la banque sur le Forum. N'est-ce pas un fait significatif qu'à ce moment, deux siècles à peine après la mort du Christ, la société chrétienne de Rome, ayant besoin d'un chef, allât chercher un ancien banquier? C'est qu'elle était déjà devenue riche; elle commençait à se préoccuper des intérêts temporels. Il ne suffisait plus à celui qui la dirigeait de savoir gouverner les âmes, il fallait qu'il sût aussi administrer les affaires. Il paraît du reste qu'en choisissant Calliste les chrétiens ne s'étaient pas trompés. On entrevoit dans les aveux involontaires de l'auteur des *Philosophumena* que ce pape fut un habile organisateur, une sorte d'homme d'État libéral et éclairé qui fit des règlements utiles pour la discipline de l'église. Le peuple de Rome persista à se rappeler son nom longtemps après avoir perdu la mémoire de ses actes, et M. de Rossi a raison de voir dans cette persistance un souvenir lointain du grand rôle que Calliste avait joué.

On trouve, dans ce pamphlet violent, une expression assez singulière et qui attira tout d'abord l'attention de M. de Rossi. Il y est dit que Zéphyrin, quand il eut été nommé évêque de Rome, fit venir Calliste d'Antium, où il était relégué depuis son retour de Sardaigne, et qu'il lui confia *le cimetière*. Il s'agit sans nul doute du cimetière de la voie Appienne, qui a conservé son nom; mais comment expliquer cette façon étrange de le désigner? Les chrétiens en possédaient alors un grand nombre; ils en avaient de plus anciens, par exemple celui de Domitilla, qui date du premier siècle; ils en avaient de plus respectés, la crypte du Vatican, où les premiers papes étaient enterrés. Pourquoi celui de la

voie Appienne est-il appelé *le cimetière*, comme s'il était seul ? c'est qu'évidemment il se trouvait dans une situation différente de tous les autres. M. de Rossi, comme nous le verrons tout à l'heure, croit que les premiers hypogées possédés par les fidèles provenaient des libéralités de quelques grands seigneurs convertis à la foi nouvelle, et qu'aux yeux de la loi ils continuaient à être la propriété des familles qui les leur avaient cédés ; mais il suppose que plus tard les chrétiens ont profité de la protection que les empereurs accordèrent aux associations funéraires, et qu'ils sont arrivés, eux aussi, à devenir propriétaires légitimes et reconnus de leurs sépultures. Il est donc probable que le cimetière de la voie Appienne fut le premier, et peut-être quelque temps le seul, qui ait joui de ce privilège. Dès lors on comprend que l'ancien hypogée des Cæciliï, rendu plus vaste et plus beau, mis en rapport avec sa nouvelle fortune, soit devenu pour tous les fidèles *le cimetière* par excellence, et qu'on ait pris l'habitude de lui donner le nom de Calliste, qui sans doute dirigeait les travaux. Voilà aussi pourquoi tous les évêques de Rome, à partir de Zéphyrin, y furent enterrés. Ils préférèrent le cimetière de Calliste à tous les autres, parce qu'il était le premier dont l'État leur eût assuré la possession : ils voulaient être ensevelis au sein de cette terre qui leur appartenait et dans les domaines de l'Église.

Cette sépulture où ils reposaient, M. de Rossi se croyait sûr de la retrouver. Puisque les anciens itinéraires la mentionnaient et que les pèlerins du septième siècle étaient venus y prier, il fallait bien qu'il finît par la découvrir un jour. Il y parvint en effet, au mois de mars 1854, après cinq ans de recherches et en appliquant ses procédés ordinaires. Un amas de ruines considérables, voisin de la voie Appienne, avait appelé son

attention. Il s'y trouvait précisément un de ces grands puits, ou *lucernaires*, qu'on avait creusés après Constantin, pour donner du jour aux catacombes. Les ouvriers pénétrèrent par ce puits dans une chambre d'une étendue médiocre (3^m,54 de long sur 4,50 de large), mais qui avait dû être décorée avec une grande magnificence. Des restaurations successives avaient couvert les murs de fines peintures, puis de plaques de marbre. Malheureusement M. de Rossi avait été prévenu dans ses recherches. Des dévastateurs, on ne sait quand, s'y étaient introduits; ils avaient achevé la ruine commencée par le temps, et, pour avoir les marbres, détruit une partie des inscriptions. Mais ils n'avaient pas pu tout prendre. Comme la crypte était à moitié pleine de matériaux entassés, ils n'avaient pas pu arriver jusqu'au sol, et il était permis d'espérer que dans les décombres qui la remplissaient on pourrait faire quelque découverte. On se mit donc courageusement à la déblayer. A mesure que les murs reparaissaient, on les trouvait garnis de ces *graffiti* qui ne manquent jamais dans les cryptes importantes. C'étaient, comme toujours, des pèlerins s'adressant au martyr dont ils visitent la tombe, et lui demandant, pour eux et leur famille, une heureuse traversée (*ut Verecundus cum suis bene naviget*). — Mais qui pouvait être ce saint auquel s'adressaient leurs prières? Il se trouva par bonheur qu'un d'eux l'avait nommé. On put lire dans une de ces inscriptions un nom plusieurs fois répété : *Sancte Suste, libera.... Sancte Suste, in mente habeas...* il s'agissait d'un des plus grands papes du troisième siècle, de saint Xyste, décapité dans les catacombes mêmes, où il célébrait les saints mystères malgré la défense de l'empereur. Il était donc vraisemblable qu'on se trouvait dans la crypte papale où saint Xyste avait été enseveli avec ses collègues, après son martyre. Mais il en fallait trouver

des preuves plus certaines. M. de Rossi a raconté avec quelle anxiété il suivait le travail de ses ouvriers, fouillant les décombres, à mesure qu'on les portait hors de la crypte, étudiant sans se lasser les moindres débris. Il parvint enfin, en rapprochant des fragments de marbre brisé, à reconstituer les inscriptions placées sur les tombes de quatre papes. Ces épitaphes sont remarquables de simplicité. Elles ne contiennent ni éloge, ni regret; on y lit seulement ces mots : *Anteros évêque; Eutygianus évêque*. Sur celle de Fabien, une autre main a ajouté plus tard le mot de *martyr*¹. Aucun doute n'était plus possible; toutes les affirmations de M. de Rossi se trouvaient confirmées par cette éclatante découverte; c'était bien la crypte papale qu'on avait retrouvée après quinze siècles, et, le 11 mai 1854, le pape Pie IX vint rendre visite à la tombe de ses lointains prédécesseurs.

V

Résultats principaux des découvertes de M. de Rossi. — Ses opinions nouvelles sur l'origine et l'histoire des cimetières chrétiens. — Ils commencent par être une propriété particulière. — Comme tels ils sont sous la protection de la loi. — Comment ils se sont développés. — De quelle manière ils deviennent la propriété de l'Église. — Premiers rapports de l'Église avec l'autorité civile. — Caractère de ces rapports. — L'Église primitive et les grandes familles. — Comment on peut tirer profit des Actes des martyrs.

Nous savons maintenant comment procède M. de Rossi dans les fouilles qu'il entreprend; en le voyant faire à Saint-Calliste, nous comprenons sa méthode. Au lieu de le suivre dans le détail de ses autres découvertes, je crois qu'il vaut mieux montrer en finissant les consé-

1. M. de Rossi croit pouvoir en conclure que le titre de martyr n'était accordé qu'après une délibération de l'Église.

quences qu'il en a tirées. Il est bien entendu que je ne prétends pas énumérer tous les problèmes obscurs qu'il a résolus ; je m'en tiens aux plus importants. Je veux rappeler seulement quelques-unes des idées nouvelles dont il a enrichi l'histoire et des conquêtes définitives que lui doit l'archéologie chrétienne.

Il a d'abord mieux expliqué qu'on ne le faisait avant lui l'origine des cimetières chrétiens et les phases par lesquelles ils ont passé. A ce propos, il a changé les opinions reçues, et éclairé d'un jour nouveau la question si délicate des rapports de l'Église naissante avec le pouvoir civil.

Quand on parle des catacombes, on se figure d'ordinaire des lieux souterrains dont l'accès n'est connu que de quelques initiés et dans lesquels un culte proscrit se dérobe soigneusement à ses persécuteurs. C'est une idée qu'il faut perdre, au moins pour les deux premiers siècles. Il est aujourd'hui certain qu'à l'origine les chrétiens n'ont pas cherché à dissimuler l'existence de leurs cimetières, que l'autorité les connaissait, et que, jusqu'à la persécution de Dèce, elle n'en a jamais interdit l'accès. En 1864, on a découvert l'entrée d'un des plus anciens cimetières de Rome, celui de *Domitilla* ; elle était placée le long d'une des voies les plus fréquentées, la voie Ardéatine. La porte s'ouvrait directement sur le chemin ; au-dessous du fronton on trouve la place d'une inscription qui a disparu, et qui devait dire, selon l'usage, à qui l'hypogée appartenait. A la suite du vestibule, s'ouvre une longue galerie dont la voûte est ornée de peintures gracieuses, qui représentent une vigne avec des oiseaux et des génies. Sur la muraille on aperçoit la trace de fresques plus importantes, dans l'une desquelles on distingue l'image devenue plus tard si populaire de Daniel dans la fosse aux lions. Tout ce premier étage s'élevait au-dessus du

sol; il frappait les yeux de tout le monde; il était impossible de ne pas le remarquer. C'est qu'en effet ce cimetière n'avait rien alors à cacher. La personne à qui il appartenait, Domitilla ou toute autre, avait droit d'y admettre qui elle voulait. N'avons-nous pas des milliers de tombes dont le possesseur nous dit qu'il les a construites pour lui et pour les siens, pour ses amis, pour ses affranchis des deux sexes, pour ceux qui font partie du même collège? On en possède même une où il mentionne expressément comme devant partager sa sépulture les gens qui appartiennent à la même religion que lui, *qui sint ad religionem pertinentes meam*⁴. M. de Rossi, se fondant sur cet usage, pense que les catacombes ont commencé par être des tombeaux particuliers possédés par de riches chrétiens, et où, au lieu de leurs affranchis, ils ont admis leurs frères. Ce qui rend cette opinion assez vraisemblable, c'est la façon dont elles sont désignées dans les plus anciens documents. On les appelle ordinairement d'un nom propre, qui n'est pas celui des martyrs ou des confesseurs qui y sont ensevelis. C'est probablement le nom du premier propriétaire du tombeau, de celui qui a payé le terrain et fait construire la crypte. Dans ces conditions, on comprend que la construction des premières catacombes n'ait causé aucune surprise à la société païenne, et qu'elle n'ait point été contrariée par le pouvoir. De pieuses femmes, qui ont été dès le premier jour les adeptes les plus fervents du nouveau culte, Domitilla, Lucina, Commodilla, des gens riches et généreux, comme Calepodius, Prætextat ou Thrason, se sont fait élever d'avance un somptueux tombeau: il n'y avait rien de plus naturel, tout le monde faisait comme eux. — Ils ne l'ont pas construit pour eux

4. Rossi, *Bull. di arch. crist.*, 1865, n° 12.

seuls : c'était encore une habitude assez générale. — Ils ont voulu y reposer avec ceux qui partageaient leurs croyances : ceci était plus rare, mais non pas sans exemple. Cette tombe où tant de gens étaient reçus n'en appartenait pas moins à Thrason ou à Commodilla ; c'était toujours une propriété privée, et, comme les autres, garantie par la loi. On sait le respect des Romains pour les tombeaux : le lieu où l'on enterrait quelqu'un, même un étranger ou un esclave, devenait aussitôt un lieu inviolable et sacré (*locus religiosus*). La loi le prenait sous sa sauvegarde et le défendait contre tous les outrages. Les chrétiens profitèrent de cette protection, comme tout le monde ; il n'y avait pas de motif de les priver du droit commun. Même quand l'autorité les persécutait, sous Néron et Domitien, on ne voit pas que la persécution se soit étendue jusqu'à leurs cimetières : la loi romaine ne refusait pas la sépulture aux criminels qu'elle avait punis, et la tombe d'un supplicié était aussi inviolable que les autres.

Ajoutons pourtant que, même dans ces conditions, les chrétiens n'étaient sûrs d'éviter les procès et les chicanes que si la superficie du sol où ils creusaient leurs cimetières leur appartenait. La possession inaliénable du terrain supérieur était la garantie de l'inviolabilité des tombes souterraines. La loi qui déclarait sacré le lieu où un homme était enseveli, ne protégeait pas seulement le tombeau, elle s'étendait aussi à ses dépendances ; on les regardait comme inséparables du tombeau lui-même, et elles profitaient de ses privilèges. Sous le nom de *terrain attenant au sépulcre* (*area cedens sepulchro*), elles devenaient inaliénables comme lui. Or ces dépendances étaient souvent très considérables. La somptuosité des tombeaux était le premier luxe des gens riches. Ils aimaient d'abord à entourer le monument où ils devaient reposer d'un

espace assez grand, où ils faisaient construire divers édifices et qu'ils bordaient quelquefois de grands arbres. Derrière ces arbres s'étendaient des vergers, des vignes, des jardins, et souvent, derrière ces jardins, des champs cultivés. Ils avaient grand soin de marquer sur leurs épitaphes la contenance exacte du terrain, qui parfois n'allait pas à moins de trois *jugères* (soixante-quatorze ares); ils disaient qu'ils se le réservaient pour eux seuls, qu'ils l'acceptaient formellement de leur héritage, qu'ils ne voulaient pas qu'il fût morcelé ou vendu. Si par hasard ils y avaient fait construire un caveau, ils n'oubliaient pas cette circonstance, et nous voyons un certain nombre d'inscriptions funèbres mentionner expressément, parmi les choses dont le mort se réserve la possession indéfinie, le monument et son hypogée, *monumentum cum hypogæo*.

Ces usages offraient aux chrétiens l'occasion d'acquérir le terrain nécessaire à leurs sépultures, si étendu qu'il pût être, sans causer de surprise à personne; ils leur donnaient aussi l'espoir de le posséder toujours sans craindre qu'il tombât entre des mains profanes. Il n'est guère douteux qu'ils n'en aient profité. On peut donc presque affirmer qu'ils se sont assuré la possession du sol supérieur avant de construire leurs cryptes, qu'ils en ont fait, suivant l'expression consacrée, un *terrain attenant au sépulcre*, et que, par quelque inscription qu'on retrouvera peut-être, ils ont mis le monument et son hypogée sous la garde de la loi. M. de Rossi, en dressant le plan des divers cimetières, a fait une observation importante: il remarque que, si on les réduit à leurs éléments primitifs en faisant abstraction des travaux qui sont évidemment postérieurs, il reste seulement quelques groupes isolés entre eux, et dont chacun forme une figure géométrique régulière et de peu d'étendue. Ces limites qu'on respecte, cette gêne qu'on s'impose de creuser dans un espace

étroit au lieu de s'étendre en liberté, cette régularité de formes à laquelle on s'astreint, ne s'expliquent tout à fait que si, dans ce travail souterrain, on n'a pas voulu sortir des bornes d'un champ qu'on possédait sur la terre. Chacun de ces groupes isolés est donc la reproduction exacte de ce champ. Ils représentent ces petits hypogées primitifs donnés à l'Église naissante par de riches protecteurs ou qu'elle avait achetés de ses deniers. En les transportant par la pensée sur le sol, en y replaçant les arbres qu'on y avait plantés et les monuments funèbres qu'on y avait construits, en les enfermant de cippes ou de murailles, nous avons quelque idée de ces sortes d'îlots que les cimetières chrétiens devaient former au second siècle dans la campagne romaine, entre les propriétés des riches ou les tombes des différents cultes.

Les catacombes primitives avaient donc fort peu d'étendue; mais il leur fallut bientôt s'agrandir. Dans les premières galeries qu'on avait construites, les niches où l'on plaçait les morts étaient larges, éloignées les unes des autres; il y avait beaucoup de place perdue. Le nombre des fidèles augmentant toujours, il fallut bientôt serrer les tombes et remplir les endroits vides. Ce moyen ne suffit pas longtemps, et l'on dut se décider à percer des galeries nouvelles; mais, pour respecter la loi, l'on se garda bien de sortir des limites du champ qu'on possédait: on creusa à des niveaux différents, et il y eut quelquefois jusqu'à cinq étages de galeries superposées dans la même crypte. Le premier était à 7 ou 8 mètres du sol; le dernier atteignait à la profondeur de 25 mètres. Ces agrandissements durent donner beaucoup de place. D'après les calculs de M. de Rossi, un terrain qui n'aurait eu que 125 pieds romains de côté pouvait fournir, avec trois étages seulement, près de 700 mètres de galeries. La communauté des chrétiens

a dû s'en contenter longtemps. Cependant, comme le nombre des fidèles s'accroissait sans cesse, il fallut bien sortir enfin de l'enceinte primitive, qui ne contenait plus les morts. Ces petits hypogées étaient souvent voisins ; ils poussèrent l'un vers l'autre des ramifications nombreuses, et plusieurs d'entre eux, en se joignant, formèrent un cimetière. Les cimetières ne sont donc que la réunion de quelques-unes de ces cryptes primitivement isolées, et s'ils ont encore aujourd'hui un si grand nombre d'entrées, c'est que chaque crypte avait la sienne et la conserva. Faut-il aller plus loin, et croire avec quelques savants que plus tard tous ces cimetières se sont réunis entre eux pour ne former qu'une seule chrétienté souterraine ? On aimerait à le supposer ; l'imagination serait flattée de l'idée que les fidèles qui aspiraient avec tant d'ardeur pendant leur vie à ne former qu'un seul bercail, y sont au moins arrivés après leur mort ; mais il n'est pas possible de le croire, la nature du sol mettait trop d'obstacles à cette réunion. Les cimetières sont souvent séparés les uns des autres par des vallées profondes et marécageuses où l'eau séjourne après les orages ; les galeries creusées au-dessous de ces marais n'auraient jamais été praticables. Les chrétiens le savaient bien ; aussi n'ont-ils construit leurs cimetières que sur le penchant des collines, et, quelque désir qu'on leur suppose de se réunir tous après la mort, il n'est pas possible d'admettre qu'ils aient jamais essayé de traverser les vallées. Après tout, les cimetières chrétiens, quoique séparés les uns des autres, offrent encore un ensemble de travaux assez grandiose pour satisfaire l'imagination la plus difficile.

C'est ainsi que s'agrandirent peu à peu ces hypogées primitifs que l'Église tenait de la générosité de quelques chrétiens. Ils finirent par prendre en un siècle des proportions si vastes, qu'il était difficile qu'on continuât à les

traiter tout à fait de la même manière, et que la loi pût toujours les considérer comme la propriété des familles qui les avaient cédés aux fidèles. Aussi M. de Rossi pense-t-il qu'ils changèrent alors de situation, et voici sur quelles considérations il se fonde pour l'établir. Il fait remarquer que Constantin, dans l'édit de Milan, ordonne de rendre aux chrétiens « les propriétés qui appartenaient, non pas aux particuliers, mais à la communauté tout entière, *ad jus corporis eorum, non hominum singulorum pertinentia* », et nous savons que les cimetières faisaient partie de ces propriétés communes qui leur furent restituées. Il faut donc qu'avant Constantin l'Église ait obtenu des empereurs les mêmes privilèges que les corporations reconnues par l'État, qui avaient le droit de posséder, et qu'à ce titre elle ait été propriétaire légitime de ses cimetières. Mais ce droit important, que les empereurs accordaient avec tant de peine, à quel moment a-t-elle pu l'obtenir? C'était, on n'en peut douter, avant l'époque de Dèce et de Valérien, où elle fut l'objet de si cruelles persécutions. Or, il s'est accompli précisément, sous le règne de Sévère, un changement notable dans la législation romaine dont il semble naturel que les chrétiens aient profité. L'empire, au premier et au deuxième siècle, s'était couvert d'associations pour les funérailles (*collegia funeraticia*). C'étaient des sociétés où l'on versait une somme modique tous les mois, et qui se chargeaient de fournir à leurs membres une sépulture convenable et des obsèques décentes. Le succès de ces collèges s'explique par la crainte qu'on éprouvait alors que l'âme ne fût errante et malheureuse dans l'autre vie, si le corps ne reposait pas dans une sépulture fixe, ou si on ne l'avait pas enterré selon les rites. Les empereurs, qui se méfiaient en général des associations et ne les supportaient guère, firent une exception pour celles-là. Comme elles ne se com-

posaient que de pauvres gens, elles leur parurent peut-être moins redoutables, et ils espéraient devenir plus populaires en les prenant sous leur protection. Un sénatus-consulte spécial autorisa d'avance toutes les sociétés de funérailles qui se fonderaient dans l'empire, en sorte qu'il leur suffisait, pour exister légalement, de se faire inscrire sous ce nom sur les registres des magistrats. Une fois autorisées, elles avaient le droit de posséder une caisse commune alimentée par les cotisations de leurs membres et les libéralités de leurs protecteurs; elles pouvaient se réunir tous les mois pour les affaires ordinaires, et tant qu'elles voulaient pour célébrer les fêtes de l'association. Il faut avouer que ce sénatus-consulte offrait aux chrétiens des facilités singulières et qui devaient beaucoup les tenter. Il ne demandait aucun sacrifice à leurs croyances, il n'exigeait d'eux aucun mensonge : les chrétiens pouvaient bien affirmer qu'ils formaient, eux aussi, une « association pour les funérailles », puisqu'ils regardaient comme leur premier devoir de donner une sépulture honorable à leurs morts de toute condition. En se faisant reconnaître par l'État, qui ne pouvait guère leur refuser ce qu'il accordait à tout le monde, non seulement ils devenaient propriétaires légitimes de leurs cimetières, mais ils acquéraient le droit de se réunir sans être inquiétés et de posséder une caisse commune. C'était un grand avantage : la façon dont s'exprime Tertullien, les termes qu'il emploie, quand il parle des associations chrétiennes¹, et plus encore la raison et le bon sens nous engagent à croire qu'ils ne s'en sont pas volontairement

1. M. de Rossi fait remarquer que les expressions dont se sert Tertullien quand il veut parler de la cotisation recueillie chaque mois dans les assemblées des chrétiens (*modicam unusquisque stipem menstrua die apponit*), rappellent les termes du sénatus-consulte : *qui stipem menstruam conferre volent*, etc.

privés. Si, en effet, la communauté chrétienne s'est fait accepter par l'État comme un de ces *collegia funeraticia* qui couvraient l'empire, l'évêque a dû être naturellement regardé comme le chef responsable de la société; il passait sans doute, aux yeux des magistrats, pour le président du collège. Le diacre, à qui était confiée l'administration du cimetière, avait le rôle de ce personnage qui, sous le nom d'*actor* ou de *syndicus*, gérait les propriétés communes. Il s'ensuit que le nom de l'évêque et celui du diacre devaient être connus de l'autorité, qui avait sans doute des relations fréquentes avec eux. Il fallait la prévenir quand l'évêque était mort, et lui donner le nom de celui qui venait d'être nommé à sa place. M. de Rossi croit même reconnaître, à quelques indices, que certaines listes de papes que nous possédons viennent, non des archives de l'Église, mais de celles de la préfecture de Rome, où on les conservait avec soin et où le copiste aura été les chercher pour être assuré d'avoir un document authentique. Voilà donc pour la première fois l'État en rapport avec l'Église qui lui avait échappé jusque-là. Ils vont prendre désormais l'habitude de vivre ensemble, ils s'uniront si étroitement entre eux qu'ils ne croiront plus pouvoir se séparer et subsister l'un sans l'autre. Nous sommes arrivés au moment où se forment ces liens qui deviendront bientôt si serrés; mais il faut avouer que, si l'Église crut gagner à ces rapports plus de sécurité et plus de repos, elle se trompa. Cette protection qu'elle demandait à l'État, et qu'elle était si heureuse d'avoir obtenue, lui rapporta peu et lui coûta cher. Désormais les empereurs la connaissent mieux, ils ont plus directement la main sur elle; lorsqu'ils frappent, ils dirigent leurs coups où il faut. Au lieu de s'égarer sur des fidèles insignifiants, ils atteignent sans hésiter le chef de la communauté. Ils savent son nom et sa demeure; ils le sai-

sisent quand ils veulent, l'exilent ou le tuent selon leur caprice, et, après s'être débarrassés de lui, ils empêchent qu'on en nomme un autre. La situation des cimetières est changée aussi. Quand ils étaient une propriété privée, et qu'ils appartenait, au moins en apparence, à quelque grande famille, on n'osait pas y toucher. Devenus la possession commune de l'Église, ils suivirent sa destinée. Ils furent saisis par les agents du fisc, pillés par les soldats de l'empereur, et les chrétiens se virent souvent réduits à les détruire et à les combler eux-mêmes pour les sauver des ravages de l'ennemi.

La manière dont M. de Rossi explique l'origine des catacombes et leur situation légale a l'avantage de rendre raison de faits qui semblaient jusqu'ici fort obscurs. On ne comprenait pas comment les chrétiens pouvaient accomplir de si grands travaux dans leurs cimetières, y introduire leurs ouvriers pour creuser les galeries et en extraire les décombres, sans éveiller l'attention de la police impériale. La surprise cesse quand on sait qu'ils l'ont fait au grand jour et avec l'assentiment de l'autorité. La même opinion permet aussi d'expliquer mieux qu'on ne l'avait fait les alternatives que l'Église a traversées pendant les deux premiers siècles. Sa situation alors était double, et on pouvait lui être indulgent ou sévère suivant le côté par lequel on la considérait. Comme religion nouvelle, elle devait être interdite : la loi était formelle et proscrivait tous les cultes étrangers qui n'avaient pas été acceptés par un décret du Sénat; mais comme « collège de funérailles » elle était autorisée. De là une sorte d'hésitation du pouvoir dans ses rapports avec l'Église et les vicissitudes par lesquelles on la fait passer. De temps en temps la fureur populaire, toujours excitée contre les chrétiens, entraîne les magistrats des cités, les gouverneurs des provinces et l'empereur lui-même à persécuter

des gens qui prêchent un Dieu nouveau. Ils en ont le droit, et, quoi que disent les apologistes, les poursuites sont régulières et légales. Mais, une fois cette effervescence de colère calmée, les rigneurs s'arrêtent. On affecte de ne plus regarder « la corporation des frères, les adorateurs du Verbe, » que comme une de ces sociétés à demi religieuses et à demi civiles (*cultores Jovis, cultores Dianæ*, etc.) qui ont été instituées pour donner la sépulture à leurs membres, et on les laisse jouir de la même tolérance qu'on accorde aux autres.

M. de Rossi fait remarquer que cette tolérance était rendue plus aisée par le soin que prenait l'Église de ne pas heurter les usages communs, quand elle n'y trouvait rien à reprendre, et de se conformer autant que possible aux coutumes des associations ordinaires. Un païen qui, en passant sur la voie Ardéatine, aurait été tenté de visiter le cimetière de Domitilla, n'y aurait rien trouvé qui le surprit autant que nous sommes portés à le croire. Les arabesques charmantes qui ornent la voûte du corridor d'entrée, ces branches de vigne gracieusement entrelacées, ces scènes de vendange, et ailleurs ces oiseaux et ces génies ailés voltigeant dans l'espace vide, lui auraient rappelé ce qu'il avait tous les jours sous les yeux dans les appartements des gens riches. Les épitaphes, s'il s'était arrêté à les lire, pouvaient lui paraître sans doute différentes assez des inscriptions ordinaires; elles ne contenaient pourtant presque rien qui ne se trouvât ailleurs. Même ces souhaits « de paix et de rafraîchissement », qui nous en semblent la partie la plus originale, sont empruntés à certains cultes orientaux qui s'étaient depuis longtemps acclimatés à Rome. De même au premier abord, et pour un observateur un peu pressé, les funérailles chrétiennes devaient beaucoup ressembler aux autres. Prudence dit qu'on semait la tombe de feuillage et de fleurs, et qu'on versait

sur le marbre des libations de vin parfumé. On avait surtout conservé l'usage de fêter par des banquets les anniversaires funèbres. A côté de l'entrée du cimetière de Domitille on trouve encore la salle à manger où se réunissaient les frères pour célébrer la mémoire de leurs morts. M. de Rossi montre par des exemples curieux combien ils s'étaient attachés à reproduire, au moins pour l'extérieur et l'apparence, ce qui se passait dans les *triclinia* des autres associations ; en sorte qu'un païen qui aurait assisté à ces repas se serait cru dans l'une de ces belles sépultures que possédaient les grandes familles ou les collèges importants de Rome sur la voie Appienne ou la voie Latine. D'autres historiens ont été surtout frappés des différences radicales qui séparaient le christianisme des religions au milieu desquelles il s'établit ; M. de Rossi nous montre les ressemblances fortuites ou cherchées qu'il avait avec elles : ces ressemblances rendaient plus aisée la transition d'un culte à l'autre, ce qui ne fut pas inutile sans doute à la propagation rapide du christianisme.

Un autre avantage des explications données par M. de Rossi consiste à nous faire mieux comprendre les relations des premiers chrétiens avec l'autorité. On aime d'ordinaire à se représenter le christianisme comme une sorte de secte intransigeante qui avait horreur de la société civile et ne voulait à aucun prix s'y mêler ; il y a beaucoup d'exagération dans cette opinion. L'Église fit au contraire beaucoup d'efforts dans les trois premiers siècles pour vivre en paix avec le pouvoir. Au lieu de se mettre en révolte ouverte contre les lois, elle a essayé de se servir de celles qui lui étaient favorables et même d'entrer dans le cadre des institutions régulières de l'empire. Ces faits ne nous surprennent pas, nous pouvons les soupçonner ; mais nous n'en avons pas de preuves

aussi évidentes que celles que M. de Rossi nous donne. On sait que le christianisme fut une des rares sectes juives de son temps qui n'aient pas été à la fois une insurrection politique et une réforme religieuse. Il a déclaré dès le début qu'il pouvait s'accommoder de tous les gouvernements et vivre dans tous les milieux. Son fondateur a prêché la soumission à César dans un pays frémissant et déjà presque rebelle. Les apôtres, fidèles à la doctrine du maître, exigent qu'on obéisse à tous ceux qui sont élevés en dignité. Saint Paul surtout paraît avoir pris beaucoup de peine pour que la religion nouvelle parvint à vivre et à s'entendre avec l'ancienne société. Il ne veut pas qu'elle apporte aucune perturbation dans la famille et dans l'État, il défend aux chrétiens qui ont des femmes infidèles de s'en séparer, il leur donne l'ordre « de demeurer dans la position où ils étaient quand ils ont été appelés, et de s'y tenir devant le Seigneur ». Ce précepte concerne l'esclave comme l'homme libre; ils doivent tous respecter la hiérarchie sociale et rendre à chacun ce qui lui est dû, « le tribut à qui on doit le tribut, la crainte à qui on doit la crainte ». Il faut surtout qu'on soit soumis au prince, « qui est le ministre de Dieu pour favoriser les fidèles dans le bien ». Les chrétiens ont rigoureusement accompli dans la suite ces préceptes de l'Apôtre. Les persécutions elles-mêmes n'en firent pas des révoltés. Malgré la façon cruelle dont on les traitait et qui ne devait pas les disposer à la soumission, on ne les a trouvés nulle part ouvertement mêlés aux troubles de l'empire. Tertullien dit qu'ils priaient pour l'empereur qui les persécutait, et qu'ils demandaient à Dieu pour lui « une longue vie, un pouvoir respecté, une famille heureuse, des armées vaillantes, un Sénat fidèle, un peuple obéissant et le repos de l'univers ». Ces dispositions de la société chrétienne, M. de

Rossi les rend plus évidentes, il fait mieux comprendre le soin qu'elle avait d'éviter tous les conflits et de se mettre en règle avec le pouvoir, quand il essaye d'établir qu'elle profita des privilèges que l'empire accordait aux associations populaires, qu'elle a dû se faire autoriser comme les autres collèges pour les funérailles, et entretenir des rapports réguliers avec la préfecture de Rome ¹.

Il a introduit encore, dans l'histoire des origines du christianisme, d'autres opinions qui n'étaient pas tout à fait accréditées avant lui, et que je me contenterai d'indiquer rapidement. On a beaucoup répété que le christianisme ne s'était d'abord répandu que dans les classes misérables. C'étaient de pauvres Juifs et de « petits Grecs », des affranchis et des esclaves, des « tisserands, des cordonniers, des foulons, » qui en furent les premiers adeptes. Du haut de son opulente philosophie, Celse se moquait beaucoup de ce ramassis « d'âmes simples et ignorantes, d'esprits bornés et incultes devant lesquels les docteurs chrétiens plantaient leurs tréteaux ». On ne peut pas nier, en effet, que les pauvres gens n'aient été longtemps les plus nombreux parmi les fidèles; mais n'y avait-il qu'eux, même dans les premières années? M. de Rossi ne le pense pas. Il a été très frappé de voir que les plus anciennes catacombes sont aussi les plus riches et les mieux ornées. Il se demande s'il était possible à une corporation qui n'aurait contenu que « des tisserands et des cordonniers », de bâtir le vestibule du cimetière de Domitilla, avec les peintures élégantes qui

1. Tertullien, à propos de l'argent que quelques églises consentaient à payer pour éviter les persécutions, constate que les chrétiens sont inscrits sur les registres de la police, et qu'ils y sont en fort mauvaise compagnie : *inter tabernarios et lanios et fures balnearum et aleones et lenones christiani quoque vectigales continentur.* (*De fuga in pers.*, XII et XIII.)

en décorent la voûte, et il lui vient aussitôt à l'esprit qu'il devait se trouver parmi ces esclaves, ces affranchis et ces ouvriers, des personnages plus importants et plus riches qui faisaient les frais de ces constructions. C'est du reste ce qui arrivait dans les collèges les plus misérables; ils avaient grand soin de se choisir des protecteurs qui les aidaient de leur influence et de leur fortune. N'est-il pas probable qu'il existait quelque chose de semblable dans l'association des frères? Les fouilles ont paru confirmer ces suppositions. Sur les tombes qu'ila découvertes, M. de Rossi a lu quelquefois les noms les plus glorieux de la vieille Rome, les Cornélii, les Æmilii, les Cæciliï, etc. Il en a conclu que de très bonne heure quelques membres de ces grandes familles avaient connu et pratiqué la doctrine nouvelle. Prêchée par saint Paul dans « la maison de César », c'est-à-dire parmi les esclaves et les affranchis orientaux du prince, elle avait gagné vers la même époque la noble Pomponia Græcina, femme du consulaire Plautius, le vainqueur de la Bretagne. Elle fut accusée sous Néron « de superstition étrangère », ce qui ne pouvait désigner alors que le judaïsme ou le christianisme, et, comme on a retrouvé dans le cimetière de Calliste les tombes de ses descendants, on peut supposer avec beaucoup de vraisemblance qu'elle était bien réellement chrétienne. Quelques années plus tard, la foi nouvelle pénétra jusque dans la famille des empereurs, s'il est vrai, comme on a toute sorte de raisons de le croire, que Domitilla et son mari Flavius Clemens, les plus proches parents de Domitien et de Titus, étaient chrétiens comme Pomponia Græcina. Clemens et Domitilla ne devaient pas être seuls : il est rare qu'un exemple qui part de si haut ne soit pas imité de quelques personnes. On peut donc supposer que le christianisme, même dans les premières années, a fait quelques conquêtes im-

portantes dans cette aristocratie de naissance ou d'argent qui menait l'empire. Ces grands personnages qu'il attirait à lui devaient d'abord l'aider de leur crédit, et peut-être ont-ils plus d'une fois arrêté les coups qu'on se préparait à lui porter, comme fit cette Marcia, la maîtresse de Commode, « qui craignait le Seigneur », et qui protégeait les évêques. Ils ont dû surtout enrichir par leurs libéralités cette caisse commune qui, dès l'époque des Antonins, était fort importante, et qui permit bientôt à l'Église de Rome d'étendre ses aumônes presque sur le monde entier. Les catacombes nous ont déjà révélé les noms de quelques-uns de ces grands seigneurs devenus chrétiens de bonne heure et quand il y avait du péril à l'être ; elles nous en feront connaître beaucoup d'autres. C'est sans doute un élément assez faible dans cette société naissante ; mais il en faut tenir compte. Quand on le néglige, il est moins aisé de comprendre comment le christianisme soutint les attaques de ses ennemis et parvint à les vaincre.

Une autre question peut-être plus importante encore, qui est très loin d'être vidée, mais que l'étude des catacombes a rendue un peu plus claire, est celle de la confiance que méritent les Vies des saints et les Actes des martyrs. Ces documents sont fort décrédités non seulement auprès des sceptiques, mais parmi les gens pieux, comme Tillemont, quand ils ne croient pas que la dévotion fait un devoir de renoncer à la critique. Tels qu'ils nous sont parvenus, ils ne méritent guère de créance. Il s'y est mêlé, dans les siècles qui ont suivi la paix de l'Église, des légendes ridicules. Comme on les lisait dans les fêtes des saints pour l'édification des fidèles, on y ajoutait sans scrupule tout ce qui pouvait frapper les imaginations et toucher les cœurs. La rhétorique surtout, la mauvaise rhétorique du septième et du huitième

siècle, les a tout a fait gâtés. Il faut pourtant avouer que, quelque défiance qu'ils nous causent, on ne peut plus, depuis les dernières fouilles des catacombes, les rejeter sans examen. Tout n'est pas imaginaire dans ces récits, puisqu'on a retrouvé dans les galeries des cimetières la sépulture de ceux dont ils racontent l'histoire. Ainsi au troisième et au quatrième siècle on croyait posséder leurs tombes, on lisait leurs noms sur leurs épitaphes, on venait prier devant leurs restes. Le récit des faits peut être très légendaire, mais il est difficile de douter que le nom du personnage ne soit réel. Dans ces récits mêmes, au milieu de beaucoup d'erreurs ridicules, on remarque des détails vraisemblables ou certains. Quelques-uns sont confirmés par les inscriptions ou les peintures antiques des catacombes; d'autres supposent une connaissance parfaite de lieux qu'assurément les gens du huitième ou du neuvième siècle ne visitaient plus. M. de Rossi en conclut très légitimement que la nouvelle rédaction amplifiée et corrompue suppose l'existence d'une rédaction ancienne, plus sobre et plus vraie. Il est donc d'avis qu'au lieu de rejeter le récit entier pour quelques absurdités qu'il renferme, on doit le débarrasser de toutes ces retouches fâcheuses et qu'il faut essayer de retrouver le texte original sous la copie altérée. C'est un travail délicat, où il entre toujours un peu de divination et d'hypothèse; mais où le succès n'est pas impossible à une critique exercée, et qui s'accomplit tous les jours dans la restitution des textes classiques. M. de Rossi l'a fait avec beaucoup de talent pour les actes de Sainte-Cécile; M. Le Blant l'essaye en ce moment pour beaucoup d'autres. Si l'entreprise réussit, ce qui ne paraît guère douteux, elle augmentera de beaucoup le nombre des documents dont nous disposons et nous fera mieux connaître la lutte héroïque que soutint l'Eglise contre ses persécuteurs. On y gagnera peut-

être d'avoir quelques martyrs de plus, mais il ne me semble pas que ce soit un si grand mal. Je n'ai jamais compris, je l'avoue, l'acharnement que les historiens du dix-huitième siècle ont mis à nier systématiquement les persécutions ou à en diminuer les effets. Quand Voltaire traitait les martyrs en ennemis, il ne s'apercevait pas qu'il frappait sur des alliés. Ces hommes qu'il poursuivait de ses railleries implacables avaient défendu, comme lui, la tolérance. Ils proclamaient, comme lui, qu'aucun pouvoir humain ne peut porter atteinte à l'indépendance de l'âme. « Allons, bourreau, fait dire Prudence à une jeune chrétienne, brûle et déchire. Sépare ces membres formés de boue. Il t'est facile de détruire cet assemblage fragile. Quant à mon âme, malgré toutes les tortures, tu ne l'atteindras pas ¹ ». Ils ne l'ont pas atteinte en effet. Les supplices ont été inutiles, et le christianisme a donné au monde le plus moral de tous les spectacles, celui de l'impuissance de la force.

L'Église a bien raison d'honorer la mémoire de ceux qui sont morts pour elle et de se glorifier de leur courage; mais ils ne sont pas seulement les héros d'une opinion particulière. Tous ceux qui pensent comme eux que la croyance doit être libre et qu'une religion n'a pas le droit de s'imposer par la force peuvent se mettre à l'abri sous leur nom. Nous n'avons donc aucun intérêt à restreindre le nombre des martyrs et à contester leur mérite; il ne nous convient pas de jeter quelque ombre sur cette époque héroïque qui a donné au monde un si grand exemple, et ceux qui, comme M. de Rossi, cherchent à nous la faire mieux connaître, quelles que soient leurs convictions personnelles, ont droit aux sympathies de tout le monde. Nous devons faire des vœux pour que les

1. Prudence, *Perist.*, III, 90.

fouilles qu'il dirige soient toujours aussi fécondes, et qu'il ait le temps d'achever cette œuvre si vaillamment commencée. Quand il devrait nous donner un peu plus de martyrs et de confesseurs que n'en reconnaissait Tillemont, nous n'aurions pas de raison de nous en plaindre. En multipliant les victimes, il nous rend les bourreaux plus odieux, il nous fait détester davantage cette insolente intervention de la force, qui prétend dominer et régler la foi, il nous rend plus attachés à ces biens précieux conquis au prix de tant de souffrances, la tolérance et la liberté.